Hubert Stiernet

LE RÉCIT DU BERGER

Dessins de G.P. de Laet.

OFFICE de PUBLICITÉ
Anc. Etabl. J. Lebègue et Cie (Ste Cve)
36 RUE NEUVE 36
BRUXELLES

A Léopold Rosy,
le vaillant Directeur du
Thyrse

Cordial hommage de
ces quelques simples pages —

H. Hertel

juillet 1921.

MLA 15 b 01

LE RÉCIT DU BERGER

DU MÊME AUTEUR :

Pierre Lanriot. (*Épuisé.*)
Histoires du Chat, du Coq et du Trombone. (*Épuisé.*)
Contes au Perron. (*Épuisé.*)
Histoires hantées.
Contes à la Nichée.
Haute Plaine.

A paraître prochainement :

Le Roman du Tonnelier.

HUBERT STIERNET

Le Récit du Berger

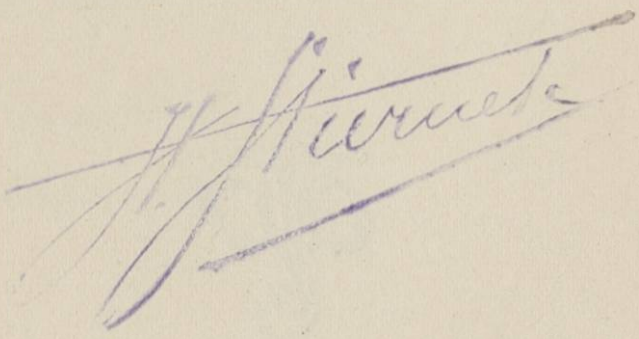
(ROMAN POPULAIRE)

Couverture et dessins de George-P. DE LAET

OFFICE DE PUBLICITÉ
ANCIENS ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS
Société coopérative
36, RUE NEUVE, BRUXELLES
—
1921

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 1 *à* 20.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A mon frère Jules

LE RÉCIT DU BERGER

I.

Ce jour-là — c'était le six août — quand j'ouvris les yeux, après ma sieste, Marie me dit en souriant avec mélancolie :

— Vous l'avez faite longue, aujourd'hui, Grand-Père. N'iriez-vous pas un peu prendre des nouvelles, pour vous distraire?

Pauvre petite fille! Depuis la mort de notre Julien, son père — il y aura déjà quinze ans à la deuxième Notre-Dame — elle avait vécu avec nous. Je savais quelle impatience et quelle anxiété déchiraient son cœur et ce que signifiaient ses paroles : « Va voir, voulaient-elles dire, si l'on ne sait rien de Jacques, mon fiancé. »

— Tu as raison, répondis-je.

J'allumai ma pipe et me rendis chez Laurent Mouzon. Son fils Jacques, après avoir accompli son terme

à l'artillerie, avait repris sa place de traceur aux ateliers Cockerill. C'était un fort garçon de vingt-cinq ans, sérieux et travailleur, qui gagnait bien sa vie. Nous comptions les marier dans l'année. Mais la guerre avait éclaté, Jacques était rentré et faisait partie de l'armée qui défendait les forts de Liége.

Les braves gens, n'ayant rien appris, se désolaient. Hortense se traînait, découragée, dans sa cuisine, soupirant chaque fois qu'elle levait les yeux vers le portrait de son enfant, accroché au-dessus de l'armoire. Laurent, ancien soldat et toujours vif comme la poudre, la gourmandait :

— Puisqu'on te dit qu'ils ne passeront pas...

Malgré ce bel étalage d'assurance, il était aussi inquiet que sa femme : il ne tenait pas en place et lançait insultes et menaces contre les Prussiens.

Les mains vides, je n'éprouvai pas le désir de rentrer et je restai un instant sur le seuil des Mouzon, à trouver la vie grise.

La guerre n'était pas la première cause de ma tristesse. J'avais senti celle-ci s'abattre sur mes épaules, le jour où l'âge m'avait décidé à vendre mon troupeau. Devant ma bergerie vide, il me sembla que le monde s'était dépeuplé tout d'un coup et qu'on m'avait oublié sur la terre. Je m'étais dit plusieurs fois : « Rachète des moutons, il est impossible que tu continues ainsi à vivre seul. » Puis, me rappe-

lant que j'avais passé soixante-quinze ans, que mon père — Dieu ait son âme — était mort à soixante-huit, et que personne n'hériterait de ma houlette, je pensais : « Ta gerbe est liée, tu n'as plus qu'à attendre... »

Ces réflexions sont amères.

Des jours, c'était vraiment trop fort. Alors, je courais chercher un peu de calme dans la compagnie de mon camarade Fabié, qui conduit les brebis de la ferme de Longchamps, sur l'un ou l'autre coin des *Cent bonniers*.

Ce fut encore à Fabié que je me raccrochai.

Je suivis, comme d'habitude, la ruelle des Récollets, puis le chemin herbu où les pauvres ménages envoient paître leur cochon.

Les enfants qui gardaient les animaux, au lieu de cueillir des fleurs dans les prés, ou d'allumer un feu sous les racines du vieux buisson, ou bien de tailler des branches, restaient groupés, oubliant leurs porcs.

A chaque coup de canon, les petites filles courbaient la tête, se bouchaient les oreilles, en disant : « Mon Dieu! » comme elles le voyaient faire à leur mère; les garçons écoutaient, l'œil fixe et les traits graves.

Au creux de la colline, le Geer continuait à tourner paisiblement la roue du moulin; au sommet, les pinsons chantaient dans les mélèzes ensoleillés du cime-

tière; et, à quelques lieues de là, on tuait des milliers de beaux jeunes hommes, on démolissait une ville avec des obus plus hauts que des sacs de froment.

Ces choses ne sont déroutantes que quand on ignore encore que la vie mêle à tout moment le chagrin et la joie comme deux médicaments dans une bouteille de pharmacien.

Je traverse le tunnel, bon! Il me semble alors que je vois, au loin, les gens courir vers la fontaine Saint-Michel. Je hâte moi-même le pas, je tourne à gauche et longe le parc du château.

Thibeau, l'infirme, qui a abattu autrefois plus de lièvres, la nuit, que tous les chasseurs de Hesbaye pendant le jour, suçait sa pipe, assis contre le mur de sa maison. Il me crie :

— Tu vas les voir aussi, paraît?

— Qui?

— Les Prussiens, valet, les Prussiens sont ici...

Il hochait tristement la tête, la seule partie de son corps qu'il remuât sans trop de difficultés et qui se mettait souvent à remuer malgré lui.

Au point où le chemin de la Wérique s'embranche sur la route, près de la forge, des gens agités regardaient dans la direction de Petit-Axhe. Je les interrogeai :

— Où sont-ils?

— Ils se sont dirigés vers Hollogne.

— Oh ho! Y en a-t-il beaucoup?

— Nous en avons vu deux... mais, on assure qu'il y en a des milliers dans la campagne de Tongres.

Je continue. Bon. Au delà de l'allée, je rencontre, entre le château et la ferme, le maître Haidant. Il paraissait songeur :

— Mauvaise commission, berger, mauvaise commission!

Il s'arrêta près de moi, se gratta l'oreille.

Ses yeux s'étant reportés vers sa demeure :

— Regarde! cria-t-il, les voilà qui reviennent.

Deux cavaliers, en effet, redescendaient la chaussée, laissant leurs montures aller d'un pas tranquille, ayant l'air de gens en promenade. Nous distinguions très bien leurs longues lances.

Je dois avouer qu'à ce moment quelque chose me retourna l'estomac, comme si je venais d'apercevoir

un voleur dans mon jardin. Je n'eus guère le loisir de me livrer à mes réflexions.

Pan! Un coup de feu part derrière eux. Sans se retourner, ils lâchent la bride à leurs chevaux.

— Sauvons-nous! Sauvons-nous!

A peine avons-nous le temps de nous ranger sur l'accotement, qu'ils passent en nous envoyant à la figure une pluie de cailloux.

En même temps, les détonations se multiplient : Pan! Pan! Pan! Pan! et nous entendons les balles siffler dans les feuillages.

Haidant rase la haie, plié en deux, court vers sa ferme sans plus s'occuper de moi.

Moi, je côtoie l'abreuvoir aussi rapidement que me le permettent l'émotion et mes vieilles jambes. Au milieu des champs, à droite, Fabié fait de grands signes de bras et crie des mots que je ne saisis pas. Je n'ai garde d'ailleurs de m'arrêter, comptant rattraper au plus tôt la route de Huy.

Au moment où je m'apprête à couper l'avenue du

château, qu'aperçois-je? Tout un escadron de dragons qui avancent prudemment dans l'allée même. Nouveaux coups de feu.

Les dragons font demi-tour et disparaissent dans un nuage de poussière.

J'entends Fabié qui appelle éperdument :

— Fréra! Fréra! viens par ici, Fréra!

Sans savoir comment, voilà que je me retrouve auprès de lui.

— Reste ici, répétait-il avec insistance en me tenant par le bras, il y a trop de danger!

— Mais, je ne le puis, ami Fabié; Maragnès et Marie sont seules...

— Dangereux, dangereux...

Je traversai la campagne et débouchai à l'entrée du chemin Cochal.

Le calme alors paraissait rétabli. Les gens attendaient cependant, inquiets, devant leur porte.

Un sergent des carabiniers-cyclistes et un soldat passèrent à pleine vitesse, roulant vers la ville, sans rien demander, en hommes qui savent ce qu'ils ont à faire.

II.

Quand j'atteignis le passage à niveau du chemin de fer, la fusillade se fit de nouveau entendre; il n'y avait pas de doute, c'était, cette fois, dans la rue de la Station. Je m'aventurai jusqu'à la gare.

Les volets des maisons étaient clos, le chemin désert. A mi-pente, dans l'embrasure d'une porte, un soldat me tournant le dos, le genou en terre, tenait son fusil en joue.

A cinquante mètres de lui, un cavalier déboucha à fond de train de la rue du Viaduc. Le carabinier lâcha son coup. Le dragon agita les bras en l'air, tomba en arrière et resta accroché par le pied à sa monture qui disparut avec lui dans la ruelle du Moulin.

Un deuxième suivait : pan! une balle le précipite à terre pendant que son cheval continue à galoper.

J'ai conservé la vue claire, par l'habitude de sur-

veiller mon troupeau, je voyais tout cela se dérouler là-bas, à la façon des images sur une toile de cinéma.

De l'autre côté, dans la campagne, on tirait sans cesse.

Maragnès et Marie devaient éprouver une terrible inquiétude de ce tapage : je rebroussai chemin, pour prendre la rue Sous-le-Château.

Jusque-là, j'avais moi-même une idée assez confuse de ce qui se passait; mais, en face de la ruelle du Moulin, je compris : c'est ça, ils sont pris entre deux feux. Les nôtres les poursuivaient sur la route de Huy. Pour se sauver, les malheureux dragons enfilaient le viaduc et arrivaient, hors d'haleine, dans le village où quelques soldats qui se tenaient en embuscade, l'un dans les broussailles du talus, l'autre dans le bosquet du juge, un troisième contre une porte, les abattaient à tour de rôle. Ils se relevaient, zigzaguaient et, perdant leur sang, se traînaient jusqu'à bout de forces.

Trois, tombés près des écuries du *Pot d'or*, à vingt pas de moi, se tordaient à terre en gémissant.

Grâce à Dieu, le spectacle des nombreuses souffrances que j'ai rencontrées ne m'a pas durci l'âme; mon premier mouvement fut de me porter au secours de ces pauvres diables; mais un groupe de cavaliers vint tout à coup s'engouffrer en bousculade dans la cour de l'auberge et m'en empêcha.

Le sergent que j'avais vu passer à Longchamps et deux soldats de ligne suivaient les fugitifs, la crosse à la hanche et le doigt sur la gâchette.

— Rendez-vous! leur cria le sous-officier.

Ils étaient collés l'un contre l'autre, entre les bâtiments. Un grand gaillard, jeune, mince et blond, avec une large couture de l'oreille à la bouche — il paraît que c'est à ce signe qu'on reconnaît les officiers, chez eux — descendit de cheval; il s'avança :

— Où est l'armée?

— L'armée est là! répondit froidement et sans hésiter le sergent en étendant le bras de mon côté. Bas les armes, vous êtes prisonniers.

L'officier se retourna à demi vers ses hommes, baragouina quelques mots d'une voix devenue subitement rauque et dure.

Les dragons mirent pied à terre. Ils sortirent à la file. Un de nos vaillants petits pioupious les désarmait.

La fatigue accablait ces soldats. Sans un regard pour les curieux enhardis qui s'étaient groupés autour d'eux, ils s'étendirent aussitôt sur le sol, dans l'ombre du mur, et fermèrent les yeux, comme s'ils se fussent trouvés dans leur lit. Leur vue n'inspirait que de la compassion : un poil roux et dur hérissait la peau grise de leur figure; leurs orbites étaient remplies de poussière; la sueur coulant de dessous leur coiffure

formait de petits ruisseaux clairs qui descendaient, entre deux traits noirs, de leurs tempes à leurs joues.

Ils ressemblaient à des vagabonds assommés le long de la route. Leurs corps immobiles fumaient et dégageaient une odeur écœurante.

Alors on vit ce grand foireux de Couche — qui tremblait depuis huit jours au milieu de sa cochonnaille — accourir en brandissant son long couteau aigu et, les yeux lançant des éclairs de fureur, bégayer :

— Ro... ro... rrr... rottt... tissons-les, milbieu!

Le sergent le regarda :

— Holà! Ils sont prisonniers et désarmés, personne n'y touchera.

Couche bafouilla rageusement, gesticula, parut à grand'peine se retenir d'étrangler les soldats couchés à ses pieds, et même le sous-officier. Il jeta à ce dernier un regard terrible, haussa les épaules et cracha à terre.

Le carabinier, sans s'occuper de Couche, commanda :

— Debout!

L'officier répéta l'ordre en allemand.

Les soldats paraissaient endormis; ils se relevèrent cependant comme un seul homme et se mirent en rangs.

— En avant!

Le troupeau gris se dirigea vers la gare, le sous-officier à la droite, nos deux soldats à l'arrière.

Les fers des grosses bottes, semblables aux pièces d'une bonne mécanique qui ne s'arrête pas, même quand on retourne la machine, sonnèrent avec ensemble sur les pierres.

Nos gens, le long de leurs demeures, très fiers, regardaient passer les prisonniers; ils se sentaient aussi rassurés que si l'armée ennemie tout entière se fût rendue et que la guerre eût été terminée.

Je ris d'eux maintenant, mais c'est de moi aussi, car je partageais leurs sentiments.

Tous les gamins marchaient derrière, la tête haute, la figure rayonnante, tirant par la bride les chevaux harnachés et fourbus.

Monté sur l'un d'eux, c'était Dodomme Mouchasse qui menait la bande.

Pendant ce temps, le médecin Dengisse, aidé du curé, du maréchal et de quelques hommes, relevait les victimes qui gisaient dans la rue.

Cinq ne donnaient plus signe de vie : ils furent hissés sur une charrette — le maréchal assurait qu'il n'avait jamais rien soulevé de plus lourd — transportés au cimetière et enter-

rés rapidement, sans cercueil, dans une même fosse.

D'autres, blessés, reçurent des soins au Collège Saint-André où, depuis plusieurs jours, on avait aménagé une espèce d'hôpital.

III.

L'ÉCHAUFFOURÉE m'avait fait oublier ma maison.

Cette fois, pensai-je, il est grand temps d'aller retrouver les femmes! Voilà d'ailleurs assez d'émotions pour une journée.

En face du couvent, deux chevaux barraient le chemin de leurs cadavres. Plus loin, un autre galopait follement vers la porte de Liége, les étriers volant dans l'air.

Rue du Pont, les femmes étaient dehors et s'entretenaient avec animation.

Laurent courait à toutes jambes vers Saint-Pierre, tête nue.

Je hâtai le pas et j'appris, par bribes et morceaux, la cause de cet émoi : un cavalier démonté venait d'enfiler la rue et de gagner la Costale; il était comme ceci, il courait comme cela; on le poursuivait.

A mesure que les détails m'arrivaient, mes jambes

se mettaient à trotter d'elles-mêmes. Me voilà dans les champs! En moins d'un quart d'heure, j'avais dépassé le pont Saint-Quirin.

De l'arbre de la Vierge, d'où l'on découvre les premières collines du Limbourg et, dans le ciel, au loin, la petite ville de Looz, le spectacle était curieux : partant de dix points de l'horizon, des personnes couraient vers le bois de la Héquenne et, dans la claire campagne, faisaient penser à des fourmis qui regagnaient leur fourmilière. La grosse traînée sortait de Waremme, mais il en venait d'Oleye, de Bettincourt, de Corswarem, de Roclenge...

C'est que, par les temps de trouble et d'inquiétude, la terre entière a l'oreille levée! Au moindre bruit, on se jette à plat ventre, la tempe contre le sol, ainsi que je l'ai lu des Peaux-Rouges, pour mieux entendre. Et rien n'est moins nécessaire, car les nouvelles arrivent dans le vent, comme l'odeur des tourbes de Campine, à certains jours d'automne.

Je rejoignis la foule amassée à une distance respectueuse du petit bois.

Laurent, au milieu, parlait en agitant les bras.

Le canon des forts tonnait : Bou-oum! Bou-oum! on n'y prêtait plus aucune attention. Il s'agissait bien de ce qui se passait à cinq lieues d'ici! La vraie guerre, on la connaissait maintenant, on ressentait les emportements et les émotions de la bataille.

Chacun veillait à paraître crâne. Pourtant, Couche, qui avait suivi, cria :

— At...tut...tut...tention! hein! Le l'...le gaillard a c...c...c...conservé s's'ssa ca...carabine!

Il y avait peut-être bien, par-ci par-là, je ne dis pas, quelqu'un à qui la même réflexion était venue, mais il la tenait soigneusement en dedans, comme honteuse.

Josse Delvenne, le maître de danse, ancien soldat de Léopold Ier et qui, malgré ses soixante-seize ans, plantait au premier rang son vieux squelette aussi droit qu'une pique, tendit tout à coup sa canne en avant :

— Il est là, tiens! Je le vois!

La plupart firent demi-tour; les femmes poussèrent des cris aigus en fuyant.

Laurent rejoignit vivement Josse, porta la main au front pour mieux regarder.

— Halte! commanda-t-il. Halte! Il veut parler.

A la lisière, entre les taillis, on apercevait distinctement le soldat. Il agitait, au bout de son bras levé, une espèce de loque grise.

La foule se rapprocha à pas prudents. On entendit l'homme :

— Ne me faites pas de mal, mes braves gens! Ne me faites pas de mal.

Comment! On n'en croyait pas ses oreilles... Il parlait wallon!

— Mais, fit Laurent, un peu interloqué, tu n'es pas un Allemand, alors, toi?

— Sûrement non! Je souhaite qu'ils soient tous bouillis dans l'huile, ces gredins d'Allemands.

Voilà qu'on se met à rire.

Hi hi hi! Comment...

— Moi, continue le militaire, je m'appelle Médard Longprez. Depuis que j'ai fait mes pâques, je suis varlet chez le fermier Lambinon, à Malmédy. Ne me faites pas de mal, mes amis. Tenez, voilà mes armes.

Il jeta hors du bois son sabre et sa carabine.

Les gens avancèrent, rassurés.

Cette humble soumission, au lieu de toucher Laurent, l'indigna :

— Tous les mêmes! marmonna-t-il, en lançant son poing avec colère; des voleurs, des massacreurs de femmes et d'enfants, tant qu'ils sont en bandes; un à un, des lâches! Ils tuent nos fils, puis ils demandent pardon, et il faudrait les épargner...

— Mais, hasarda-t-on, vous entendez bien que ce n'est pas un Allemand...

— C'est un Judas!

— Puisque c'est un Wallon, ce n'est pas un Allemand, renforça un autre.

— Arrangez-vous! s'écria Laurent; c'est, en tout cas, un *d'serteu*.

Et, méprisant, il reprit seul le chemin du village.

Le soldat sortit de la Héquenne. On l'entoura, on le regarda avec curiosité, dans tous ses détails.

— Je n'ai tué personne, assurait-il, je n'ai pas même tiré un coup de fusil. Ils sont venus me prendre ; il a fallu partir. Ma pauvre vieille mère doit avoir du chagrin...

A ces mots, on oublia pour de bon qu'on l'avait traqué comme un renard dont on voulait la peau.

Lui, semblait débarrassé d'un fameux paquet.

C'était un petit noiraud qui ne ressemblait en rien aux boudins de suif, moisis de roux, que l'on connaissait. En marchant au milieu de nous dans la direction des maisons, il balançait, au bout de son bras, par la mentonnière, son casque à pointe, comme une marmite.

Il avait déboutonné sa tunique et sa chemise, mettant largement à nu son cou bruni et sa poitrine, à la manière des gens de ferme qui aiment leurs aises. Il regardait l'un, puis l'autre, de l'air souriant d'un homme du village qui vient de jouer un rôle dans une pièce et qui est bien content que c'est fini.

Il racontait :

— Le meunier de Rohan est mon oncle. Son frère, mon autre oncle, Mathy, tient une ferme au *Trou-du-coq*, non loin de l'endroit où l'on passe l'Amblève à gué pour aller, par Fontaine-du-Loup, jusqu'à la cascade de Coo...

— La cascade de Coo?

Cette fois, on se retrouva. La cascade de Coo? Beaucoup s'y étaient rendus, l'an dernier, en excursion, avec les *Vrais Éburons*. Plus de doute, le soldat n'était pas un Allemand, mais un vrai Belge que les Prussiens avaient obligé à marcher et qu'on leur reprenait.

On s'arrêta près du cimetière, à l'angle de l'habitation de Catherine Brahy.

Où loger Longprez?

La vieille femme qui avait son fils soldat, avec Jacques, au fort de Loncin, proposa de le prendre chez elle :

— Je lui donnerai les habits de notre Alphonse. Il couchera dans son lit, hoqueta-t-elle, émue.

Laurent était revenu se poster à l'écart du groupe, les mains dans les poches, le regard un peu moqueur.

Il s'avança, indigné :

— Que dis-tu là, Catherine? Le loger chez toi! Tu n'y penses donc plus! Ces brigands saccagent notre pays, ils nous pillent, nous assassinent, brûlent nos granges et nos fabriques, et tu vas, toi, les loger dans le lit de ton fils qui défend sa patrie contre eux! Que dis-je? Ils l'ont peut-être déjà tué, ton fils... en même temps que le mien!

La figure de la vieille Catherine se rida davantage

et sa poitrine se gonfla lorsqu'elle entendit parler ainsi de son garçon.

Elle renifla.

Mais cette femme simple et résignée ne jugeait qu'avec son cœur. Elle avait perdu son mari, quatre de ses enfants; vu sa maison incendiée; se souvenait de l'année terrible du choléra, et elle ne cherchait pas plus, maintenant, la cause de la guerre, qu'autrefois, celle des autres calamités.

— Ce n'est pas lui qui a fait ces choses-là, répondit-elle.

— Pas lui, pas lui! Tu n'en sais rien. En tout cas, c'est un *d'serteu!*

— Il n'est pas moins malheureux que les autres, hein, Laurent? reprit Catherine. Nous ne pouvons laisser un chrétien à la porte : entre, *mi fi*, dit-elle au soldat; on verra.

Laurent fit vivement demi-tour en ricanant, renfonça ses mains dans ses poches et repartit grommelant :

— Est-il possible? Ils verront...! Oui, ils verront!

Il s'arrêta auprès de la dame du Petit-Château; à ses gestes, on devinait aisément ce qu'il lui racontait.

Beaucoup s'attardèrent encore dans le voisinage de la maison Brahy, à parler du soldat et des incidents de cette chaude journée, ou à écouter le canon.

Moi, je me décidai à rentrer. J'étais sorti vers

une heure et demie, il était huit heures. Je sentais une lourde fatigue et le besoin de manger.

Il fallut pourtant conter à Maragnès et à Marie le détail de ce qui était arrivé. Elles connaissaient déjà le principal et ne s'étaient pas trop alarmées de mon absence, sachant que j'aime de tout voir par moi-même.

IV.

Le retard de Norine les inquiétait davantage.

Norine est la fille de nos voisins Crotteux, morts il y a trois ans. Restée seule, sans nul bien, laide de figure, disproportionnée de taille, bancale et déhanchée, elle nous avait inspiré de la pitié. Lorsqu'on emporta Barbe, sa mère, qui suivit de quelques mois le serrurier, nous lui avions offert la chambrette, un réduit construit en étage sur l'entrée de la bergerie et où je logeais au temps de la naissance des agneaux, pour avoir l'œil et l'oreille à tout. En hiver, on n'y souffrait guère du froid.

Norine y transporta son pauvre meuble et parvint à se tirer d'affaire. Occupée, la matinée, à éplucher les légumes au Collège Saint-André, elle dînait là-bas, rentrait vers trois heures — sa vaisselle expédiée — et employait le reste de la journée à coudre pour les

pratiques, entre son chat et son pot de géranium.

Quoiqu'elle fît son ménage à part, elle devint de la famille; elle passait avec nous les heures du soir. Nous l'aimions à cause de sa bonté, de son courage et peut-être davantage à cause de la tristesse que nous lisions souvent dans ses yeux; si peu de choses souriaient à l'orpheline...

Elle n'était point revenue comme d'habitude dans l'après-midi. On n'avait d'abord pas remarqué son absence, au milieu de cette journée à l'envers.

Maragnès, agitée, dit pour la seconde fois :

— Il faudrait presque aller voir, berger...

Je me disposais à la satisfaire, quand entra, affairé — et avec lui, une forte odeur d'apothicaire — Gavache, le domestique de Saint-André.

Je n'ai jamais aimé ce petit bonhomme. Il n'a pas l'air bon et ne l'est pas non plus. Il vient de je ne sais où; on ne se rappelle pas quand il s'est glissé dans le village; l'on ne devine point son âge. Au collège, il n'est personne, il est tout : il jardine, ouvre la porte aux visiteurs, achète les provisions de pommes de terre, la farine, le bétail, entretient les tonsures, abat les bêtes et les dépèce, surveille la cuisine, choisit les gens de service, les paie, les commande, les renvoie. C'est les yeux et les oreilles de la maison. Il parle humblement, à voix basse, tousse un coup discret s'il désire qu'on le remarque; quelquefois il apparaît

George L. DeLacy

et l'on se demande si c'est bien lui qu'on vient d'apercevoir, tant il a disparu subitement, comme dans une crevasse.

Les élèves lui jouent des niches, quand ils sont sûrs de ne pas être découverts, mais ils le craignent plus que le directeur. Les professeurs s'en défient, lui sourient et l'appellent « Monsieur Gavache » tout le long du bras.

Lorsqu'il passe à menus pas de velours, les yeux à terre, les deux mains rejointes dans les manches, on croirait que, indifférent au monde, il va droit au paradis; mais je soupçonne bien que le drôle a dans l'âme plus qu'il n'en faut pour entrer en enfer, sans même penser au purgatoire.

Autrefois, Gavache a cherché des misères au vieux Crotteux, le père de Norine, qui était le serrurier du collège, une fleur de brave homme. M. le curé soutenait Crotteux qui, tout de même, finit par perdre la clientèle qu'il avait héritée de son père et de son grand-père. Il en eut du chagrin. M. le curé se montra mécontent. Ce fut plus sûrement pour rentrer dans les bonnes grâces de ce dernier que par compassion que ce rusé Gavache donna de la besogne à Norine, après la mort de Crotteux.

— Bonsoir, bonsoir, dit Gavache. Norine devra veiller cette nuit. Elle demande son châle de laine. Il y a chez nous neuf blessés. Le docteur Dengisse

assure que l'un au moins n'ira pas loin : il a une balle dans le poumon. Quelle commission! quelle commission!

Il partit, emportant le châle et oubliant de souhaiter l'au revoir.

— Pauvre petite Norine, dit Maragnès; elle va être bien fatiguée, elle qui n'est pas forte...

Nous étions couchés depuis une heure, que nous n'avions pu fermer l'œil.

La porte mettant en communication notre chambre et celle de Marie restait toujours entr'ouverte. La petite ne dormait pas non plus; je l'entendais se remuer dans son lit, tousser à petits coups, soupirer.

— Tu n'as pas sommeil donc? lui demandai-je.

— Pas trop, Grand-Père...

Après un moment, elle ajouta :

— On entend encore bien fort le canon...

V.

Nous ajoutons à nos malheurs autant qu'ils nous apportent; mais, s'ils se suivent d'assez près pour couper court aux réflexions et aux lamentations, celui d'aujourd'hui chasse le souvenir de celui d'hier, l'un mange l'autre.

C'est ainsi qu'on reparla peu, le lendemain, des événements les plus extraordinaires qui se fussent déroulés dans la commune, depuis Magonette et Djennâ, les fameux brigands de la Coupe-gueule.

On se sentait emporté dans l'orage. La grosse voix du canon ne faiblissait pas. Les vitres tremblaient, les plats dansaient sur l'étagère; les pieds vermoulus de la garde-robe craquaient et nos vieux meubles se penchaient, menaçants. Une gravure en couleurs, encadrée, représentant deux troupiers de la Vieille Garde qui retenaient un cochon par la queue, et que j'avais toujours vue accrochée à la même place, se

détacha de la muraille et tomba en pièces, le long de la plinthe.

Est-ce que la création allait finir? Le monde n'était plus sans doute qu'un immense char à bancs que le diable en personne menait à bride abattue... vers quel grand trou?

Le soir, le vent se mit à souffler de l'est, la guerre sembla se rapprocher; le bruit devint encore plus assourdissant. Mes voisins, le nez en l'air, assuraient flairer l'odeur de la poudre. Mais les imaginations étaient fort montées, j'eus beau renifler, je ne sentis rien.

Laurent avait appris qu'il était encore possible de rendre visite aux soldats, dans les forts. Les trains continuaient à rouler assez régulièrement.

Il s'embarqua, le matin, chargé d'une caissette de court-pendus, d'une livre de chocolat, d'un carré de jambon et d'un paquet de « chiques » noires. J'arrivai à temps pour lui remettre une lettre de Marie.

Il revint le soir. Nous l'attendions, vous jugez avec quelle impatience.

— Ça chauffe, rapporta-t-il; mais rien à craindre : on tiendra bon. Jacques était justement au repos pour deux heures; nous les avons passées ensemble. Il se porte bien, reste d'humeur joyeuse et sûr de la victoire. Il n'y a que quand il a lu ta lettre, Marie, qu'il est devenu un peu pâle.

La petite se détourna, et j'eus le cœur gros en m'apercevant que les larmes lui sautaient aux yeux.

Les bruits qui couraient paraissaient malheureusement ne pas trop s'accorder avec les paroles rassurantes de Mouzon : le pays de Herve flambait comme une meule — l'ennemi avançait, il avait passé la Meuse à Visé — le général Leman était assassiné — l'artillerie allemande trouait aussi facilement que du beurre le ciment des fortifications...

La tête pleine de ces histoires, on dormit peu.

Le matin, après déjeuner, j'allai trouver Mouzon dans son jardin. Ce jardin longe la rue, en face du mur de clôture du Petit-Château. Une épaisse haie de cornouillers, plus haute qu'un homme, l'entoure et forme, au fond, un agréable berceau d'où l'on peut voir sans être vu.

Le maréchal y était déjà, poussé sans doute par le désir d'apprendre quelque détail du voyage de Mouzon.

M. Papy vint bientôt nous rejoindre. Son arrivée nous fit plaisir; on aime à l'entendre causer, il sait ce qu'il dit.

Chaque jour, à huit heures sonnant, hiver ou été, ses voisins voient M. Papy quitter la petite maison qu'il habite avec sa sœur, à la porte de Liége; il est astiqué comme s'il sortait du grand magasin de confections de la Place Saint-Lambert, le ruban à la bou-

tonnière, la canne sous le bras, suivi de Rap, son fox. Si le temps grimace trop, il entre dans l'atelier et s'amuse une heure à regarder clouer et raboter. Il s'entend bien avec Mouzon, aimant aussi à considérer les choses du bon côté et prompt à l'enthou-

siasme. Laurent, lui, se sent fier de l'amitié de M. Papy, contrôleur des douanes et accises retraité, décoré de la croix civique de première classe, président de la société de chœurs « Les Échos de la Hesbaye » qu'il a fondée.

Quoique assez petit et maigre, M. Papy marche si posément en carrant le pied, sa mine est si sérieuse entre ses deux longs favoris blond-roux, il lève si haut son menton rasé, pour faire passer son regard franc et clair par ses lunettes à cheval sur le bout de son nez, qu'il est imposant comme un notaire.

— Bonjour, bonjour! dit-il; quelles bonnes nouvelles?

— Bien, s'il faut en croire ce qu'on entend, elles ne sont pas fameuses, n'est-ce pas, Monsieur Papy? répondit le maréchal.

— Comment, comment? Pas bonnes? Excellentes, au contraire. Excellentes! riposta avec conviction la voix de basse de M. Papy.

M. Papy nous regarda dans les yeux à tour de rôle.

— Comment, pas bonnes? Ça ne va pas traîner, mes amis. Vous allez voir. Ah! ils se moquaient de nos forts et de notre armée, qu'ils appelaient des boîtes à sardines et des soldats de Saint-Nicolas. Ha ha ha! les terribles canons de Krupp, qui ne parviennent pas à démolir les boîtes à sardines! Ha ha ha! et les braves petits soldats de Saint-Nicolas qui font des fricassées de Prussiens!

C'est qu'ils ne sont plus seuls nos petits soldats! Savez-vous que cinq cent mille Français ont traversé le Hainaut, la nuit, par chemin de fer et marchent sur la Meuse pour prendre l'ennemi en flanc?

Savez-vous que les Anglais débarquent en masse à Ostende? Dieu merci, Dieu merci, c'est une affaire qui se videra en trois semaines, un mois.

Pour nous faire mieux comprendre, M. Papy dessina à terre, avec sa canne, la Meuse, la mer, le Hainaut et la Hollande.

Mais il dut partir : il prenait son bain ce jour-là.

Nous restâmes, à trois, dans le berceau, jusqu'au dîner : on n'aurait pu se tenir à aucune besogne. Nous y revînmes même l'après-midi, de sorte que la journée s'y passa à fumer pipe sur pipe, à faire des suppositions, à discuter et à se monter la tête.

Et le canon, toujours le canon!

Laurent devint très nerveux; il restait debout marchait, repoussait sa casquette dans la nuque, la ramenait sur son front, se grattait les cheveux, tendait l'oreille, épiait par les jours de la haie, empoignait tout à coup les pieux et les secouait en jurant.

Vers le soir, la dame du Petit-Château vint nous trouver. C'était une mignonne personne d'une cinquantaine d'années, avec des cheveux trop blancs autour de son fin visage. Elle arriva à pas menus le long du sentier de buis, souriant gentiment et portant, sur une assiette, de belles poires mûres qu'elle nous présenta.

Très charitable, elle s'était attiré, depuis son

installation dans le village — cela remontait à trois ans — une sympathie dont ne jouissait pas également son mari, lourd gendarme de six pieds, la figure jouant à cache-cache, derrière deux buissons de moustaches roussâtres et d'épaisses lunettes d'or. On la disait italienne, lui, russe; c'était à peu près tout ce qu'on savait de leur histoire. Ghaye, le tailleur, curieux d'en connaître davantage, avait questionné plusieurs fois le facteur, mais il ne lui avait pas été possible de retenir leur nom.

Quoiqu'il n'eût jamais parlé à l'étranger, Laurent éprouvait une espèce d'aversion pour ce voisin :

— Cette tête-là ne me revient pas...

La dame demanda des nouvelles de Jacques, puis nous interrogea sur le soldat Longprez :

— D'où venait ce soldat? C'est un dragon? Comment a-t-il été pris? Et qu'a-t-il raconté? Qui lui donne asile? Qu'a-t-on fait de son uniforme et de ses armes?

Laurent ne put de nouveau cacher son sentiment envers le déserteur et la dame l'approuva :

— Ce n'est pas beau de trahir son pays.

Elle nous quitta. A peine sortie du jardin, elle reparut :

— Venez, venez vite! L'armée est là!

L'armée...! Ah! Quel choc dans notre poitrine! Nous nous précipitons : dans la demi-obscurité, une

masse compacte de soldats silencieux s'avançait rapidement. Les différents régiments étaient confondus : des lanciers ayant perdu leurs chevaux marchaient péniblement entre des lignards, des carabiniers, des chasseurs. L'épuisement et la tristesse se peignaient sur leurs traits, et les uniformes maculés, les épaulettes, les collets arrachés disaient assez de quelle mêlée ils sortaient.

En quelques instants, ils remplirent le village, formèrent les faisceaux, jetèrent leurs sacs sur le sol et s'assirent dessus. Ils regardaient d'un air sombre et ne se donnaient point la peine d'ouvrir la bouche pour répondre aux questions de la population inquiète.

Près de nous, au milieu des hommes, un officier debout, les yeux à terre, la figure impassible, attendait vraisemblablement des ordres, les mains appuyées sur le pommeau de son sabre, la gauche bandée, indifférent à ce qui l'entourait.

Laurent s'approcha de lui; il aurait voulu lui demander des nouvelles de Jacques. Il ne remua pas.

— Excusez, mon Commandant...

Au son de la voix, l'officier tourna vivement la tête et dévisagea mon camarade :

— Mouzon! s'écria-t-il.

— Ah! mon Sergent!

Ils s'étaient connus à Gand, au régiment, il y avait plus de vingt-cinq ans.

Ils se serrèrent longuement la main, sans une parole, et leurs yeux s'emplirent de larmes.

La pluie commençait à tomber.

— Mon Serg... mon Commandant, dit Laurent, il y a beaucoup de place dans ma maison et mon atelier, mettez vos hommes à l'abri.

— Non, non, Mouzon, merci. Nous restons sur le qui-vive. Malgré la bravoure des hommes, nous n'avons pu résister, les ennemis étaient trop nombreux. Nous battons en retraite, nous allons défendre Anvers. Tant que nos forts tiendront — et ils ne sont pas prêts à capituler — ces gredins n'oseront risquer le gros de leurs groupes; mais ils vont passer par petits paquets dans les intervalles. J'ai l'idée qu'ils ne nous laisseront pas tranquilles cette nuit. Il faut s'attendre à une alerte.

Cela, prononcé d'une voix fatiguée, ne nous rassurait guère.

A ce moment-là, le maïeur qui parcourait la commune en compagnie de Lourtie, le garde champêtre, passa. Il prit un air de général en chef pour nous recommander de préparer du café chaud pour quatre heures et de nous abstenir de tout bruit pendant la nuit.

Les soldats s'étaient étendus pêle-mêle sur les pierres, le long des maisons; ils dormaient, le sac sous l'oreille. La pluie tombait entêtée et drue.

C'était une vraie pitié. Elle ruisselait sur les figures, gonflait les souliers, collait les pantalons sur les jambes, formait une petite mare à chaque pli des manteaux. Les hommes restaient immobiles comme si une rafale de plomb les eût couchés là, à jamais.

Laurent, très surexcité, avait pu décider le commandant Lardoy à se reposer dans la chambre de Jacques.

— Pour nous, il n'y aura pas moyen de fermer l'œil, me dit-il; si tu veux, berger, nous veillerons ensemble. Va prévenir Maragnès et Marie.

Comme je sortais, il courut derrière moi :

— Rapporte ton fusil avec toi; on ne sait pas ce qui peut arriver, et nous ne nous laisserions pas égorger par ces bandits sans leur trouer la peau.

A mon retour, Hortense était encore là, le front collé à la vitre; elle ne prétendait point se reposer. Son cœur saignait à considérer les braves garçons sous la pluie : l'idée de son fils la torturait. Elle enleva les couvertures de son lit et les étendit sur ceux qui se trouvaient devant la porte.

Quand elle se fut enfin retirée, assis en face l'un de l'autre, des deux côtés du poêle, nos armes chargées de chevrotines dans un coin, nous allumâmes notre pipe et nous répétâmes, à voix basse, quelques réflexions que nous avions d'ailleurs échangées déjà plus d'une fois, depuis deux jours.

Alors, Laurent commença une gymnastique qui n'en finit pas : il étendit une jambe, puis il étendit l'autre, puis les deux ensemble; il se tourna à droite, à gauche, ravala sa salive en faisant claquer ses lèvres, replia son buste sur ses genoux, fit craquer ses articulations, soupira...

C'est un malheureux garçon qui n'a jamais été maître de ses nerfs. Ses soubresauts me donnaient des frayeurs, lorsqu'il m'arrivait parfois de m'assoupir. Je dis m'assoupir, — la valeur d'un clin d'œil, quoi, — car, pour ce qui est de pouvoir dormir, il eût fallu proprement revenir de la bataille : dans la nuit, les coups de canon résonnaient doublement; ils s'accumulaient, formaient des roulements interminables.

Vers une heure, Laurent se leva :

— Mes jambes se refroidissent, nous boirons la goutte pour nous réchauffer.

Pendant qu'il remplissait deux verres de cassis, j'ouvris doucement la porte et jetai un coup d'œil au dehors. La pluie avait cessé. De gros nuages bordés de lune se bousculaient encore. Je distinguai la silhouette de la sentinelle qui veillait près de la maison du tonnelier. Dans le renfoncement de la porte basse du Petit-Château, en face, je crus remarquer un homme debout : un soldat malade, peut-être? A tout hasard, j'allai prendre mon verre de li-

queur et, enjambant les dormeurs, je traversai la rue. Je trouvai un sous-officier d'une trentaine d'années, que le souvenir des siens, sans doute, tenait éveillé. Je l'invitai à boire.

— A votre santé, Monsieur, et à la victoire de notre patrie, répondit-il.

Il vida le verre d'un trait.

— Merci beaucoup, cela me fait du bien.

Il tira de sa pipe deux ou trois bouffées de fumée, soupira et se rencogna, pensif et silencieux.

La première clarté du jour blanchit les carreaux vers deux heures et demie. Nous nous occupâmes à bouillir l'eau, à couper du pain et du jambon que nous fîmes frire. Hortense, déjà levée, nous aidait.

On entendit les portes s'ouvrir, les voix s'élever. En peu de temps, femmes, hommes, enfants deminus furent dans la rue, les uns portant la cafetière et les tasses, les autres, les mains pleines de tartines, d'œufs, de viande.

Chacun n'avait dormi que d'un œil. On s'empressait auprès des soldats, leur prodiguant le boire et le manger, emplissant leur gourde, garnissant leur havresac. Ah! combien on regrettait ne pouvoir remplacer leurs vêtements humides!

L'homme du Petit-Château ne sortit point de sa propriété. Nous aperçûmes au-dessus du mur contre lequel il avait sans doute posé une échelle afin de

pouvoir découvrir la rue, sa grosse tête blonde, surmontée d'une casquette plate à large fond. Parfois,

il retirait ses besicles et regardait avec une lunette d'approche.

Le commandant Lardoy nous fit ses adieux.

Laurent pleurait :

— Bonne chance, mon Commandant ! Bonne chance ! Ah ! nom de nom ! Si je pouvais vous suivre !

— A la garde de Dieu. Chacun son lot, mon brave Mouzon. On fera tous son devoir jusqu'au bout. Au revoir.

Les rangs rapidement formés, la troupe se mit en marche vers Hannut.

Les militaires défilèrent pendant deux heures; ils avaient logé dans les environs. Quand on reconnaissait un garçon de Hesbaye, au milieu des autres, on lui faisait fête et il passait rouge d'émotion et le cœur sans doute un peu plus gros.

Au fond des âmes, il y avait de la mélancolie; on agitait la main, on criait : « A bientôt! » Et en soi-même, on pensait : reviendront-ils?

VI.

PRÈS cette nuit blanche, on ne se sentait pourtant nulle envie de dormir : n'allait-on pas voir surgir les casques à pointe? Chacun songeait à cacher son petit saint-frusquin. J'enfermai nos économies dans un grand pot à beurre, avec quelques misères auxquelles on tient — le fer de ma vieille houlette, les pendants et la broche de Marie, nos papiers, la montre de notre pauvre Julien — et j'enterrai le pot au fond de la bergerie.

Je faisais disparaître les dernières traces de mon opération, quand j'entendis rentrer Norine. Je ne l'avais plus aperçue depuis l'avant-veille. En passant, je poussai la porte de la chambrette pour lui crier bonjour.

Elle me répondit d'abord sans tourner la tête de mon côté, mais comme elle ne parvenait pas à maî-

triser les sanglots qui la secouaient, elle ne se cacha plus, et je vis ses yeux rougis et gonflés, sa triste figure toute à l'envers.

Je connaissais les épreuves qu'elle avait subies sans faiblir : il y avait cette fois quelque chose de grave :

— Qu'as-tu, ma fille? demandai-je.

— Le pauvre garçon est mort ce matin, vers trois heures, répondit-elle en hoquetant.

Elle parlait du soldat allemand qui avait reçu une balle dans le poumon et qu'elle soignait depuis trois jours.

Elle s'était attachée à lui; il était jeune et paraissait bon. Quand on l'apporta au collège, sa figure, ses habits étaient rouges de sang, il vomissait du sang, c'était affreux. Après, à le voir dans son lit, avec son fin visage, sans barbe, frais et rose, on aurait cru qu'il n'était pas blessé.

Il tint longtemps les yeux fermés et parla doucement et affectueusement comme s'il avait eu autour de lui des parents qu'il aimait. Personne ne le comprenait.

Norine lui avait soulevé la tête pour lui donner à boire; son cou était aussi blanc que celui d'un petit enfant. Il fixa sur la jeune fille des regards reconnaissants, s'aperçut de son émotion, prit sa main entre les siennes et la porta à ses lèvres.

En me contant ces choses, Norine se cacha la figure dans son tablier et pleura de nouveau.

Ma pauvre enfant, pensai-je, petit être grotesque et laid aux grosses mains rouges et crevassées, à qui les jeunes gens n'accordent que de la compassion, sinon de la raillerie, que les gamins poursuivent en criant : « Croupette Norine », tu as pourtant un cœur comme les autres, capable aussi d'aimer et de souffrir..

Toutes sortes de pensées me troublaient moi-même.

Norine sécha ses larmes, se moucha.

Elle soulageait son chagrin à me raconter :

Hier, elle avait bien remarqué que son état s'aggravait. Sa figure s'enflamma, il s'assoupit et commença à respirer difficilement.

Le docteur Dengisse étant venu le revoir, fit la moue et secoua la tête.

A deux heures de la nuit, il s'éveilla. Sous la faible lumière de la veilleuse, Norine ne reconnaissait plus sa figure devenue plus vieille et plus grave.

Il lui indiqua sa capote qui pendait au mur, lui fit signe de chercher dans la poche. Elle y trouva un petit portefeuille dont la vue parut causer au blessé un vif contentement. Il l'ouvrit, en tira un portrait, le contempla quelques instants avec tendresse. Bientôt il laissa retomber la main et le portrait sur la couverture : les yeux clos, il ne respirait plus; on eût dit un cadavre, si de grosses larmes n'avaient

coulé le long de ses joues maintenant pâles et creuses.

— C'était vraiment, dit-elle, le visage de Notre-Seigneur descendu de sa croix et expiré dans la douleur.

Il ouvrit les yeux, regarda Norine en soulevant une seconde le portrait et murmura d'une voix éteinte :

— Mama...

Ensuite, ses paupières battirent, se contractèrent, les yeux s'enfoncèrent, la bouche, les narines, les tempes, le front se couvrirent de mille petits plis gris, et la tête, violemment secouée, frappa l'oreiller à droite et à gauche; ses lèvres relevées montraient les deux rangées de ses dents blanches, serrées, entre lesquelles passa un gémissement, comme le bruit de son cœur qu'on aurait broyé au dedans de lui-même.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!

Il se calma, resta un quart d'heure complètement immobile; c'est long, un quart d'heure, la nuit, à côté d'un agonisant!

Il se ranima enfin, attira Norine vers lui et la baisa au front. Elle entendit un bouillonnement dans la pauvre poitrine trouée. Elle se releva. Il dirigea son doigt vers elle, puis vers le portrait, pendant que ses lèvres s'ouvraient et se fermaient péniblement...

Tout à coup, il poussa un léger cri et s'étreignit la poitrine des deux mains.

Elle comprit qu'il l'avait priée de rendre à sa mère

le baiser qu'il venait de lui donner pour elle et répondit « oui » de la tête, en étouffant sa peine.

Il lui pressa de nouveau les doigts, referma les yeux et ne bougea plus.

Une demi-heure plus tard, la cloche résonna pour éveiller le personnel. Le blessé tressaillit : les yeux larges et le regard fixe, il écouta un instant, puis, brusquement tenta de se lever.

Il retomba avec une plainte, commença à parler à mi-voix, très vite et sans s'interrompre.

Le collège était encore plongé dans le silence.

Un jour gris, pareil à du brouillard, entrait dans la chambre. La flamme de la veilleuse, toute petite, se tordait.

Norine, sans savoir pourquoi, fut prise de peur. Il lui sembla qu'une souris courait sur le plancher, que quelqu'un rôdait autour d'elle. Son corps se glaça, ses jambes tremblèrent. Elle tomba à genoux près du lit, ses mains se joignirent et elle se mit à réciter à haute voix le Notre Père.

Il pressa le portrait contre ses lèvres :

— Ma...ma...

Ce fut sa dernière parole. Il était mort ; le portrait de sa mère resta sur sa bouche.

. . . . . .

Norine revoyait les moindres détails, les répétait ;

enfin, elle s'enfonça de nouveau le visage dans son tablier.

Pauvre garçon! Pauvre maman!

Je posai, plein d'amitié et de compassion, ma main sur l'épaule de Norine et je quittai la chambrette.

Ah! la guerre! la guerre!

VII.

Le lendemain, à l'aube, Maragnès et Marie reposaient encore et j'allumais le feu, quand Norine sortit, vêtue de ses habits noirs de dimanche. Je crus qu'elle se rendait à la messe.

Pendant que la bouilloire chauffait, je bourrai ma pipe et je fis, ainsi que j'en ai l'habitude, quelques pas vers le tournant.

Rien de meilleur que les premières bouffées de Semois, dans la pure fraîcheur du matin. C'est la crème de la journée.

De l'autre côté du pont, le curé, en surplis, descendait la rue. Derrière lui, un cercueil nu sur une civière portée par deux hommes; puis, Norine, qui suivait à peine, tant le cortège avançait vite.

— C'est le soldat, pensai-je.

Jacques Pirson humait le frais sur sa porte et s'entretenait avec Théodore qui ouvrait ses volets.

L'un et l'autre rentrèrent précipitamment. Notre voisine Roselier, revenant de la fontaine, se hâta tellement, de crainte d'être rejointe par l'enterrement, qu'elle remplit d'eau ses deux sabots.

Ces gens n'auraient pas eu le cœur de manquer de respect à un trépassé, mais ils hésitaient à rendre hommage à un Allemand.

Qui leur donnera raison?

Va! une fois mort, on redevient tous les fils de la même patrie. Je tirai ma casquette et je dis un *Ave*.

Laurent Mouzon, sans gilet, le col de la chemise ouvert, ayant à peine pris le temps de passer son pantalon, accourut vers moi :

— Norine en fait une belle, là! cria-t-il plein d'irritation. Les gens deviennent fous, ma parole, ils deviennent fous.

— Un mort n'est plus un ennemi, hein, Laurent? repris-je doucement.

— Un ennemi est toujours un ennemi. Ils n'avaient qu'à rester chez eux.

— Ce pauvre garçon n'aurait sans doute pas demandé mieux. Il a dû abandonner sa vieille mère qu'il appelait en expirant, sa petite maison, son village, ses amis... Il est mort ici, tout seul; il s'en va tout seul...

— C'est un ennemi, c'est un ennemi! Pas de pitié!

— Et pourtant..., si notre Jacques...

Georges P. Delaw

Laurent devint blême et baissa la tête.

J'aurais bien voulu rattraper ce mot-là.

Après un silence, Laurent mâchonna sourdement :

— Dieu sait comment ces brutes le traiteraient...

Il s'en retourna à pas lents, et je me repentis, pour mon ami et pour moi-même, d'avoir prononcé le nom de Jacques.

Je regagnai notre cuisine embaumée d'une bonne odeur de café.

La petite avait dressé la table. Elle me fit un doigt en riant et en me montrant son beau poêle sur lequel l'eau bouillante avait débordé.

Je me gardai de lui apprendre alors la cause de mon oubli, sachant trop bien où courrait sa pensée, par le chemin du soldat défunt.

Norine resta enfermée chez elle la journée entière. Vers le soir, j'engageai Marie à aller lui tenir, une heure, compagnie. Marie revint désolée : le directeur de Saint-André, s'abstenant de la moindre explication, avait remercié sèchement Norine de ses services.

Le mystère ne tarda pas à s'éclaircir pour moi.

Sur les huit heures, j'aperçus Gavache qui passait lentement devant notre demeure. L'huileux personnage affectait de se promener indifférent, mais il ne pouvait se trouver là sans intention.

Je m'approchai.

— Eh bien, lui demandai-je, qu'est-il donc arrivé

au collège, Gavache? Pour quelle raison a-t-on renvoyé cette brave fille?

Le drôle leva vers moi ses yeux de méchant renard avec un vilain sourire qu'il éteignit aussitôt. Il souleva les deux bras, retira le cou :

— Je ne sais pas, moi, berger, je n'en sais rien... M. le Directeur ne m'a rien dit... M. le Directeur ne me dit jamais rien... mais M. le Directeur semblait fort mécontent...

Il m'attira par le col de ma veste et me souffla à l'oreille une épouvantable calomnie.

— Tu en as menti, m'écriai-je, et je lui lançai, en pleine force, et malgré moi, une bourrade qui le fit chanceler et l'envoya à dix pas.

Il se mit à rire affreusement en s'éloignant.

— Hu, hu, hu! Cette croupette Norine! hu, hu, hu!

La méchanceté qui atteignait Norine m'avait d'abord jeté hors de moi-même. La réflexion me rendit triste : les vicieux et les mauvais parviendront toujours à transformer, aux yeux du monde, les actions les plus pures en les pires abominations.

VIII.

Depuis sept jours, le canon mettait nos nerfs à une rude épreuve. L'inquiétude grandissait surtout de ce qu'on n'apercevait plus un seul soldat belge : l'armée nous avait-elle abandonnés? En revanche, des patrouilles de uhlans et de dragons sortaient de terre, en divers lieux, et disparaissaient aussitôt au grand galop.

Il pouvait être huit heures et demie, il faisait encore clair et nous étions ensemble chez les Mouzon, quand on cria :

— Les Allemands entrent par la Porte de Liége!

— Partons, dis-je; il est grand temps; nous nous barricaderons chez nous.

Dans le corridor, un petit homme qui venait du dehors et paraissait agité, nous bouscula :

— Ils sont là! ils sont là!

Nous ne fûmes pas peu surpris de reconnaître M. Papy.

Nu-tête, sans paletot, le gilet déboutonné, la chemise ouverte et les manches retroussées montrant un long poil roux, les pieds chaussés d'espadrilles trempées d'eau, le pantalon mouillé dessinant ses maigres jambes, le front en sueur, haletant, il parvenait à peine à articuler :

— Ils sont là... ils sont là...

Sa lèvre tremblait, ses yeux brillaient de colère. Il se remit un peu :

— C'est la cavalerie... Ils ont chassé tout le monde des maisons. Ils sont venus me chercher dans mon bureau, m'ont frappé, poussé dans la rue, à demi-vêtu. Ah! les sauvages! Il a fallu apporter les cuviers devant les portes, les remplir d'eau pour leurs chevaux. Sans réfléchir, j'ai fait la chaîne, passé les seaux, comme les autres, mais je me suis repris : comment! un Belge décoré par le Roi de la croix civique de première classe, porter de l'eau pour les chevaux des Allemands! Jamais! J'ai jeté là tout le bazar, je suis parti, suis-je parti!

Nous n'écoutons qu'à moitié. Nous conseillons à M. Papy de rejoindre au plus tôt sa sœur, par les Remparts. Nous regagnons nous-mêmes notre toit, nous demandant si notre dernière nuit n'était pas arrivée.

L'infanterie avait suivi les dragons. En peu de minutes, le flot gris inonda les rues, pareil à de l'eau sale coulant dans les rigoles.

Portes et volets s'étaient verrouillés comme par magie; derrière, les familles serrées en grappes tremblantes écoutaient et tâchaient de voir au dehors par les fentes.

Les soldats enfoncèrent à coups de crosse tout ce qui ne s'ouvrit pas assez rapidement. Ils firent le tour des habitations, brisèrent les clôtures des cours et des jardins, pour pénétrer à l'intérieur. Leurs grosses bottes sonnaient sur le pavé. Ils n'avaient d'égards pour rien ni personne, cassaient, enlevaient, ordonnaient d'une voix courroucée. On ne les comprenait pas, on tremblait. Certains s'étaient enfermés dans les étables, au milieu du fumier, avec les animaux.

Une jeune femme, Belle Nossent, dont le mari est soldat, courait se réfugier auprès de ses père et mère; elle portait son plus petit, traînait les deux autres qui poussaient des cris perçants. Les Prussiens l'entourèrent et la maltraitèrent.

Chez nous, un sous-officier et deux soldats entrèrent dans la cuisine où je me trouvais avec Maragnès, Marie et Norine. Ils nous accordèrent à peine un coup d'œil et se mirent à inspecter la maison en détail, sans oublier un seul coin. Ils revinrent dans la cuisine; le sergent inscrivit quelques mots sur un

carnet, puis me dit en français de son pays, avec des gestes impérieux :

— Tous en haut. Nous ici.

Il partit.

Aussitôt après, un grand nombre de militaires bruyants et lourds firent irruption, portant des bottes de paille.

Peu rassurés, nous montâmes au grenier, car notre maison n'a pas d'étage. Assises sur les coffres, Marie et Norine pleuraient; Maragnès, qui comprenait moins que les autres, à cause de ses yeux, s'effrayait davantage :

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'y a-t-il donc, berger? Que font-ils?

Ce n'était cependant pas le moment d'entrer dans de grandes explications :

— Il faut que j'aille voir ce qui se passe.

— Non, non. Ne nous quittez pas.

— Calmez-vous; on ne peut ainsi tout abandonner. Je ne vous perdrai pas de vue, ne craignez rien.

Je descendis, malgré leurs supplications.

Les soldats ne firent pas mine de me remarquer. Je m'attristai à l'aise devant le navrant tableau qu'offrait notre petite demeure si tranquille et où chaque chose était si bien à sa place.

Tables, chaises, fauteuils, bois de lits démontés,

matelas, couvertures formaient déjà un tas au milieu de la cour. Une couche épaisse de paille couvrait le parquet des chambres à coucher, de la chambrette, le sol de la bergerie.

Plusieurs hommes, vaincus par la fatigue, ronflaient le long des murs, malgré le tapage et le mouvement, la main sur leur arme couchée à côté d'eux; la plupart ne songeaient qu'à manger et à boire et se bousculaient dans la cuisine; beaucoup, le casque pendu au fusil appuyé à la muraille, avaient retiré leur tunique, ne conservant qu'un veston de toile bleue qu'ils portaient par-dessous.

Rien ne leur échappa. Ils remontèrent de la cave les pains, les œufs et même la tonne de bière. Nos pauvres belles saucisses séchées! Ils s'en arrachaient l'un à l'autre les morceaux de la bouche.

Ils dépendirent de même nos deux jambons qu'ils dépecèrent et mangèrent crus, par lambeaux, dans leurs mains noircies, ou empilèrent en tranches dans les poêles et les casseroles, avec des oignons et des épices.

Je vois encore, près de la cheminée, debout, ce roux joufflu, chauve et débraillé, qui plongeait ses dix doigts dans la motte de beurre que nous venions de recevoir; il en détacha des morceaux plus gros que des œufs d'oie et se les enfonça dans la bouche, jusqu'à ce qu'elle fût pleine; puis il racla de sa paume

le rond de ses lèvres ouvertes, ainsi qu'il l'eût fait des bords d'un pot. Le beurre lui emplissait la moustache, et les parcelles lui pendaient aux bouts des poils tout comme des grumeaux de bouillie dans la brosse d'un tapissier. Ses yeux de porcelaine, ses joues, son cou, ses veines sous la peau luisante de son crâne se gonflèrent et je me demandai si c'était d'étouffement ou de gloutonnerie satisfaite.

Ils laissaient béantes les armoires où ils avaient fouillé et devant lesquelles se confondaient, sur le sol, des tessons d'assiettes, de tasses, de verres, du sel, des morceaux de sucre, des épluchures.

— Heureusement que Maragnès et Marie ne voient point de quelle ignoble façon ils traitent notre cher ménage!

Je me faisais cette réflexion plus consolante que sérieuse lorsque Hortense accourut, dans un pitoyable état : cheveux en désordre, figure baignée de larmes :

— Laurent! Laurent! criait-elle, Laurent!

Je crus comprendre à la fin que Laurent, devant les grossièretés et les exigences, en proie à une colère aveugle, avait, sans égard aux prières de sa femme, résisté et proféré des injures.

Les Prussiens l'avaient saisi brutalement et lié au gros poirier du jardin. Ils s'apprêtaient à le fusiller. Hortense se traîna à leurs genoux, supplia, offrit tout ce qu'elle possédait, ouvrant les portes de ses meubles.

Alors, ils l'avaient détaché, bourré de coups de crosse dans les épaules, dans les reins, dans la poitrine, et finalement jeté dans la cave où il était maintenant enfermé.

Hortense avait fui, épouvantée. Laurent était peut-être mort...

— Reste avec nous, dis-je à la pauvre femme; nous ne pouvons rien, il n'y a que des dangers à courir.

La maison s'était emplie d'une mauvaise odeur de graisse brûlée, de fourrages, de cuir échauffé, de transpiration, mêlée à l'âcre fumée des pipes que les premiers repus avaient allumées.

Ils s'apprêtaient à s'étendre sur leur paille.

L'un d'eux, nous apercevant dans le corridor, cria avec un geste qui ne nous laissa aucun doute sur sa signification :

— *Heraus!*

Je remontai au grenier, poussant, pour ainsi dire, devant moi, Hortense paralysée par la peur.

Maragnès, Marie et Norine, serrées l'une contre l'autre sur les coffres, continuaient à pleurer. Je lus cent questions dans leurs yeux effarés, mais ce que je leur eusse appris ne pouvait qu'augmenter leurs alarmes; je leur fis, en entrant, de grands signes de se taire. Je jetai sur leurs épaules des couvertures que j'avais prises en passant et nous nous assîmes

à côté d'elles. Personne n'osait remuer, ni parler.

Au rez-de-chaussée, le bruit diminua peu à peu.

Quelques conversations se prolongeaient, isolées; un pas lourd arpentait obstinément le corridor : plusieurs voix se mêlèrent dans une brusque protestation et imposèrent le silence.

Nous n'entendîmes plus que l'orgue des ronflements auquel se joignait de temps en temps le froissement de la paille sous un corps qui se retournait, ou une suite de mots rauques et incompréhensibles qu'un Allemand bredouillait en rêve.

Ce qui ne cessa pas, ce fut le tonnerre des canons. Le calme de la nuit le décuplait. Le toit tremblait; les coups nous retentissaient dans la tête, dans la poitrine, dans les membres, et l'on se tendait à écouter de toutes ses oreilles, comme un buveur ivre qui continue à boire.

Maragnès avait d'abord chuchoté lentement des *Ave* entre ses lèvres, en égrenant son chapelet; elle haussa de ton à mesure que crût sa fatigue; elle pria presque à haute voix, d'une voix de pauvre qui sollicite l'aumône.

Pour combien de temps étions-nous dans le grenier? Que mangerions-nous demain? De quel côté pourrions-nous fuir? Où nous réfugier?

Mon esprit se reporta souvent vers Laurent qui gisait meurtri dans sa cave...

Je pensai aussi à nos braves soldats que nous avions vus dans leur propre pays, au milieu de ceux qui les aimaient, couchés sur la pierre, trempés jusqu'aux os, tandis que nos ennemis grossiers et repus, se vautraient maintenant dans nos habitations, après y avoir tout volé!

A chaque moment, l'une ou l'autre me demandait :

— Quelle heure est-il?

Je frottais une allumette, tirais ma montre :

— Il est onze heures. Il est onze heures et un quart. Il est minuit...

La nuit fut interminable.

Cependant, la tuile de verre, au-dessus de nous, prit une apparence laiteuse. Un bruyant remue-ménage commença. Je regardai par la chatière :

— Ils s'en vont!

En effet, les Prussiens, équipés, formaient leurs rangs devant la maison; des troupes défilaient rapidement dans la rue du Pont. Il ne paraissait plus y avoir personne chez nous. Les femmes pourtant hésitaient à descendre. Je les décidai :

— Il faut qu'on aille voir tout de suite ce que Mouzon est devenu.

IX.

Je pris à travers les terrains de l'abreuvoir, passai le Geer sur l'arbre couché du petit bois et arrivai, par les jardins, dans la cour de Mouzon.

La maison, ouverte à tous les vents, se trouvait dans le même désordre que la nôtre. J'écoutai un moment avant d'entrer ; aucun bruit. Une vive inquiétude m'étreignit.

La porte de la cave était fixée au moyen d'un valet enlevé au banc de menuisier et attaché de travers à la clinche. Je la dégageai, l'ouvris et criai :

— Laurent !

Pas de réponse. Je descends dans l'obscurité, je fais flamber une allumette, j'aperçois Laurent couché près du tas de charbon.

Il releva la tête, me reconnut et, gémissant de colère, frappa du poing le sol à côté de lui.

— Es-tu blessé ? Viens.

Je l'aidai à se mettre debout, à gagner le rez-de-chaussée.

Il jeta un regard éploré autour de lui :

— Et Hortense?

— Sois tranquille, elle est chez nous.

Par la fenêtre on apercevait les Allemands qui continuaient à passer d'une allure accélérée.

Laurent se raidit; ses prunelles s'allumèrent sombrement.

— Attends, j'ai caché mon fusil dans l'atelier...

— Ton fusil? Pourquoi?

— Mais pour les abattre, ces assassins!

— Que pourrais-tu, seul contre des milliers? A la moindre action hostile, ce sera ton corps percé de balles, ta maison incendiée, Hortense seule et maltraitée, Jacques...

Il se tassa sur lui-même, me regarda tristement :

— Alors, nous n'avons plus rien à dire chez nous, ils sont les maîtres...?

Hortense rentra. Je la rassurai aussitôt, puis ayant répété mes conseils de prudence, j'allai jeter un coup d'œil sur la maison, où Marie et Norine remontaient les lits, replaçaient les meubles, lavaient et frottaient en poussant des exclamations de dégoût.

Pendant ce temps, le flot gris coula sans cesse, à grand tapage, dans la rue du Pont : cavaliers, fantassins, mitrailleuses, voitures de vivres et de muni-

tions, cuisines de campagne, et toujours, aux quatre coins, les canons de fusil braqués.

Le flot s'interrompait un instant ; on se figurait que c'était fini. Mais de nouvelles pointes de casques surgissaient au tournant de la maison du tonnelier ; la coulée continuait, tantôt par mince filet, tantôt plus abondante.

On pleurait en dedans et, comme des enfants irréfléchis, malgré la frayeur, on voulait voir. On s'exposait aux brutalités des soldats qui se conduisaient de façon révoltante. C'était, disait-on, des gaillards lâchés par les bagnes de la Pologne, qu'on lançait en avant pour terroriser la population.

Ils n'y manquaient pas : ils dévisageaient moqueusement les gens, leur faisaient des pied de nez, les insultaient : « *Schweinhund !* » esquissaient avec la main le geste de leur couper le cou : « *Kapout ! Schweinhund !* » leur crachaient au visage et distribuaient à la volée des coups de poing et des coups de crosse.

Couche, le charcutier, croyant plus malin de leur faire risette et ayant poussé trop près d'eux son museau de fouine, en eut pour son argent : une grosse main noire aux ongles durs lui enleva la moitié du nez. Il s'enfuit en criant comme un goret. On ne le plaignit pas plus qu'il ne le méritait.

Laurent, assis derrière sa fenêtre, regardait tout

cela d'un air farouche. Il attira mon attention sur l'entrée du Petit-Château : le propriétaire, devant sa porte, semblait passer la revue des troupes, entre deux officiers allemands.

— Je me suis toujours douté qu'il y avait du malpropre dans cette boutique! Cette canaille nous a vendus, c'est un espion! Depuis le matin, sa femme et ses servantes distribuaient aux Prussiens de la bière, des tartines, du chocolat. Pas un seul soldat n'est entré chez lui. Ah! le gros cochon! Il faudra qu'on le saigne! Il ne se cache plus, aujourd'hui qu'ils sont ici... Minute! Minute, tu nous le payeras, sale Judas!

L'exaspération de Laurent grandit jusqu'au soir, si bien que je craignis sérieusement pour sa santé. Il ne mangea pas, courut d'un endroit à un autre, tendant l'oreille, criant et sursautant à chacune des détonations qui se suivaient de plus en plus assourdissantes.

La nuit étant venue, nous nous apprêtions à gagner notre lit. On frappa à la porte. Marie et Norine me regardèrent en pâlissant.

— Qui est là? demanda la voix tremblante de Maragnès.

— Ouvrez, c'est nous.

Nous reconnûmes Mouzon. Il entra, suivi d'Hortense. Ses yeux étaient fiévreux, ses mouvements désordonnés :

Il est peut-être devenu fou, pensai-je.

Ses propos ne me rassurèrent qu'à demi :

— Entendez-vous, entendez-vous? On démolit tout! Chez nous, la baraque va s'effondrer! Et le soldat, maintenant, qu'ils ont placé de garde devant la maison de l'espion! Ploum! ploum! ploum! ploum! Sa botte retombe chaque fois sur ma tête..., il n'y a plus moyen d'y tenir... Et pendant qu'on fusille nos enfants, pendant que nous souffrons, sais-tu ce qu'ils font, là, dans cette maison du diable, dis, le sais-tu, Fréra? Ils chantent, ils jouent du piano... Je les ai vus, moi! Ils ont une sentinelle à leur porte, mais j'ai fait le tour par derrière, j'ai escaladé le mur, je me suis caché dans les buissons et, par la fenêtre ouverte... Ah! si j'avais eu mon fusil! Figure-toi, la femme, la petite blanche sainte Nitouche de sucre, ... elle était assise au piano; un officier était debout près d'elle; ils chantaient ensemble. Sur le canapé, son repu de mari et un autre Allemand s'étalaient, le ventre en l'air, la figure réjouie et soufflaient vers la lampe leurs bouffées de fumée. Devant eux, sur la table, des bouteilles de champagne, des verres...

Laurent se leva, s'empoigna par les cheveux :

— Et ils tuent nos fils! ils tuent nos fils!

Il tendit un poing tremblant de menace :

— Si jamais il *lui* arrive malheur, fini! fini! fini! J'irai vous fendre le ventre avec mon rasoir, assas-

sins! Je vous arracherai moi-même vos tripes à pleines mains, bandits!

Il tomba sur une chaise, se roula la tête entre les poings sur la table, le dos secoué par le chagrin :

— Mon pauvre Jacques...

Mon vieux Laurent, mon brave vieux camarade, tu te tenais droit, tu voulais rassurer Hortense...

mais j'avais deviné depuis longtemps, va, ce que tu cachais sous tes bravades : une profonde tristesse, une rongeuse inquiétude. Hélas! les coups, la fatigue, l'énervement t'ont vaincu. Ils t'ont crevé ta belle cuirasse trompeuse. Voilà qu'on aperçoit la pauvre petite chose rouge pantelante; ton cœur plus faible que celui d'Hortense qui pleure nuit et jour; plus

faible que celui de notre Marie qu'on ne voit jamais pleurer, mais dont la fraîche figure jaunit et se creuse, dont les douces prunelles s'emplissent d'effroi, dont les jolies lèvres roses se mettent à ressembler à une bouche fanée de vieille femme.

Laurent se releva. Honteux de sa défaillance, il courut dans la cour, sans nous regarder, et nous l'entendîmes s'ébrouer et tousser.

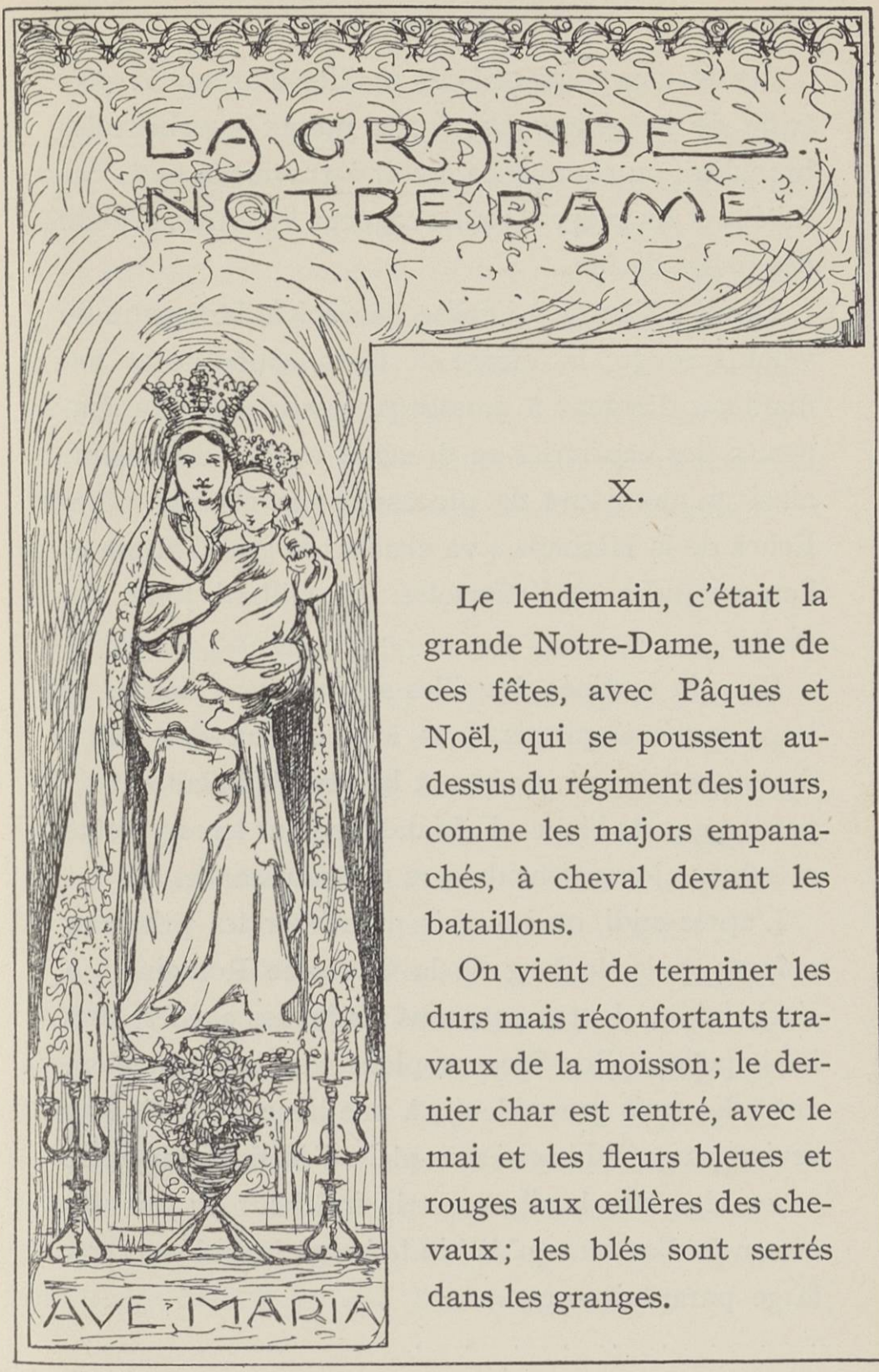
— Tâchons de nous reposer quelques heures, proposai-je.

Il fut convenu que Norine coucherait avec Marie pour laisser la chambrette à Mouzon et à sa femme. Ces derniers ne dormirent guère : toute la nuit, Laurent sortit, rentra, sortit de nouveau, se promena.

A chaque instant Maragnès, qui a le sommeil léger, me saisissait le bras :

— Écoute, berger, on marche ici...

— Ce n'est rien, c'est Laurent; dors, Maragnès.



X.

Le lendemain, c'était la grande Notre-Dame, une de ces fêtes, avec Pâques et Noël, qui se poussent au-dessus du régiment des jours, comme les majors empanachés, à cheval devant les bataillons.

On vient de terminer les durs mais réconfortants travaux de la moisson; le dernier char est rentré, avec le mai et les fleurs bleues et rouges aux œillères des chevaux; les blés sont serrés dans les granges.

Les éteules tressent leurs mailles d'or sur la poitrine de la plaine. Les fruits juteux courbent les branches; on commence à voir à travers la peau des raisins et les guêpes saoules cognent les vitres, comme des balles de feu.

Derrière l'autel, à l'église, se déploie la tenture de velours rouge; la Vierge porte sa couronne et son manteau d'argent à grosses pierres bleues; les drapeaux des confréries se dressent autour du chœur, ainsi qu'aux jours de procession; la chorale « Les Échos de la Hesbaye » va chanter la grand'messe et l'on entendra, à l'offertoire, M. Gillard jouer du violon.

Dans la matinée, les filles servantes au dehors et les garçons employés dans les bureaux des villes, descendent la rue, en beaux habits; ils balancent de petits paquets blancs de friandises pour leurs parents et saluent joyeusement leurs « connaissances ».

L'après-midi, on ira voir distribuer les prix aux enfants, puis, le long de la Chaussée Romaine, on s'acheminera lentement, sous les jeunes chênes, vers la chapelle de Bon-Secours, plantée sur son mamelon, entre les trois gros tilleuls, à une lieue d'ici. Et l'on reviendra quand le ciel sera plein d'étoiles, mangeant ensemble, dans le silence et la fraîcheur du soir, les caramels d'amour qu'Aubin le borgne vend sous son large parapluie rouge...

. . . . . .

Oh! oui, tout cela, tout cela, le beau rêve!

Qui penserait à ces joies, au milieu de la désolation? Se rappelle-t-on seulement que c'est la grande Notre-Dame? On traînasse dans ses vieilles nippes, la tête perdue, attendant on ne sait quoi, rien de bon. Des soldats dans tous les coins. On n'ose sortir. Les rues, les maisons sont malpropres. Les cloches n'appellent pas aux offices. On a fait sauter les rails du chemin de fer. Le canon seul est maître et tient le monde courbé sous ses impitoyables grondements.

Vers cinq heures, il y eut tout à coup un éclat terrible, plus violent que ce qu'on peut imaginer : on aurait cru, cette fois, que la terre et le ciel volaient en morceaux. Chacun resta immobile, étonné d'être encore debout et en vie... Deux ou trois détonations, moins effrayantes, mais encore formidables se succédèrent, puis, fini. Plus un seul coup de canon.

Ce silence subit et absolu, au lieu de calmer l'anxiété, l'augmenta : le contraste était trop grand. Nous nous aperçûmes que le canon soutenait notre énergie et notre confiance. Sa grosse voix nous reliait à ceux qui le faisaient parler; tant que nous l'entendions, nous luttions à côté de nos artilleurs... Maintenant, on se sentait battu, étendu sur le dos, abandonné. Qu'était-il arrivé? Que se passait-il?

Les Allemands défilaient toujours en lignes plus serrées. Ils poussaient des : *Hoch! Hoch!* chantaient en chœur :

Gloria! Gloria victoria!

Bientôt un bruit inquiétant arriva jusqu'à nous : le fort de Loncin avait sauté! Plus rien ne s'opposait au passage de l'ennemi : c'était la cause de sa joie...

Le fort de Loncin? Et Jacques alors...? Quel coup terrible dans la maison! On courut partout pour rencontrer celui qui avait apporté le renseignement : chacun le tenait du voisin et le donnait pour certain.

On se raccrocha comme on put. M. Papy vint nous encourager :

— N'en croyez rien! C'est une bourde pareille à toutes celles qu'on nous a contées depuis une semaine.

Néanmoins, on n'entendait plus le canon; il y avait certainement du nouveau. L'inquiétude pesa davantage. Laurent répétait en se touchant la poitrine :

– Il y a deux jours que je sens quelque chose là.

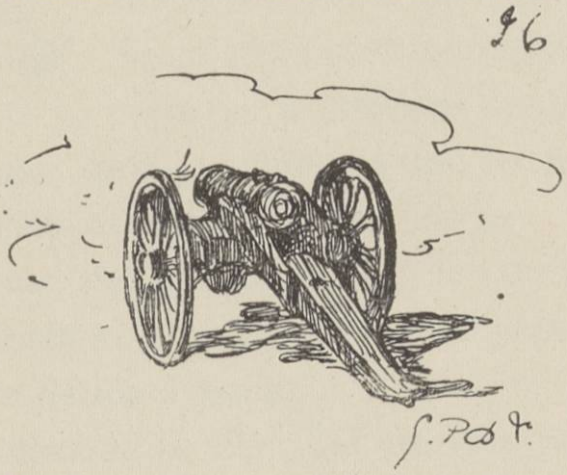
On se regardait, on ne trouvait aucune parole à échanger.

Comme au chevet d'un malade qui n'attend plus

de secours que de la miséricorde divine, Hortense proposa d'une voix basse :

— Si nous disions un chapelet, tous ensemble?

Marie alluma un cierge devant Notre-Dame de Lourdes et nous commençâmes à réciter le rosaire.



XI.

Le lundi, vers neuf heures, arriva le fils Braine qui tient les livres dans une fabrique de liqueurs, à Liége. Son air fatigué et la couche de poussière qui le couvrait des pieds à la tête dénotaient qu'il avait fourni une longue étape.

— Bon, celui-ci saura quoi, me dis-je.

La présence des Mouzon parut le contrarier. Il hésita un instant, puis, lisant l'impatience sur nos figures, il se décida à parler :

— Je reviens de la ville; j'ai été voir Jacques; il n'a presque rien...

Il remarqua tout à coup le teint devenu terreux de Laurent, d'Hortense, de Marie, l'expression douloureuse de leurs yeux accrochés à ses lèvres : il pâlit lui-même et ne trouva plus ses paroles.

— Écoute, Émile, demanda Laurent, dis-nous la vérité, cela vaut mieux...

Il s'efforçait de parler avec calme, mais sa gorge

se desséchait, sa voix s'altéra, s'étrangla. Tremblant, il saisit Braine par le bras :

— Il est gravement blessé, hein? dis la vérité! mort... parle donc, parle!

— Non, non, mais on peut dire que ceux d'ici l'ont échappé belle, reprit Braine en s'essuyant le front. Le fort a sauté. Jacques, le fils Brahy, Loxhay et quelques autres ont été relevés vivants dans les fossés, avec le général. Ils n'ont pas grand'chose.

Laurent mâchonnait, ses veines sortaient de ses tempes, ses narines se faisaient toutes menues :

— L'as-tu vu toi-même, Émile? Où est-il?

— C'est sûr que je l'ai vu, comme je vous vois. On les a transportés au lazaret installé à la Loge, au boulevard d'Avroy. Quand je suis arrivé, Jacques dormait. Je ne lui ai donc pu parler, mais on m'a assuré qu'il n'était nullement en danger, qu'il avait besoin de repos. Je reviendrai tantôt parce que je n'ai pas pris le temps d'entrer chez ma mère, et qu'il faut que je rassure aussi Catherine Brahy.

Je donnai un pas de conduite à Émile pour lui faire vider son sac :

— Les pauvres gens! me confia-t-il, s'ils savaient... Jacques est mal arrangé, Fréra; son corps entier c'est une plaie. Il vaut mieux qu'ils aillent le voir sans tarder. Tâchez de le leur faire entendre. Il n'est pas sûr que...

— Oh ho! oh ho! morbleu! — Je compris qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Je rentrai, dissimulant mon émotion et me demandant comment j'allais m'y prendre.

Mais Mouzon avait déjà résolu de partir tout de suite. Marie fourrait de viande des tartines qu'il emporterait. Hortense voulait le suivre.

— Le voyage est long et fatigant, fis-je observer; vous resterez ici, Hortense, pendant que j'accompagnerai Laurent.

Une demi-heure plus tard, nous étions en route. Les gens, en sachant au moins autant que nous, nous regardaient comme on regarde ceux qui sortent de leur maison où quelqu'un vient de mourir. Nous marchions vite et sans lever la tête. A la chapelle Saint-Éloi, Laurent n'avait pas desserré les lèvres; pensant tout le temps à Jacques, il doublait le pas.

Moi, qui ai ma vie durant marché devant mon troupeau, je n'en pouvais plus :

— Modérons notre allure, conseillai-je; nous serions obligés de nous reposer trop souvent.

Il ralentit sans me répondre, mais ses jambes se remirent petit à petit à courir. Je n'eus plus le courage de l'arrêter et m'époumonai à le suivre.

A Momalle, nous bûmes silencieusement un verre de bière.

Partout, le monde était atterré. Dans les champs,

aucun travailleur. En revanche, à chaque instant, des nuages de poussière roulaient au ras du sol, cachant des escadrons de cavaliers, et des colonnes d'infanterie se mouvaient, semblables à de gros serpents gris, le long des routes.

Au milieu de la campagne, sur notre gauche, nous remarquâmes un certain mouvement :

— Qu'y a-t-il, là-bas?

— Ça? mais c'est le fort de Loncin.

Nous nous arrêtâmes, émus. C'était de là qu'on avait emporté Jacques, la veille, après la terrible explosion qui avait ébranlé notre maison; c'était sur cet endroit, où gisait un tas de décombres à peine visible, que l'attention du monde entier était restée fixée plusieurs jours.

Avant trois heures nous nous trouvions sur le plateau d'Ans. Le petit sentier nous conduisit au Haut-Pré, d'où nous gagnâmes, par la rue Bidaut, la rue Wazon et la Chaussée Saint-Gilles, le boulevard d'Avroy. Nous entrions chez Dejace, un homme du village qui tient un café-logement, juste comme la carillon de la cathédrale sonnait trois heures et demie.

XII.

EJACE avait déjà rendu visite à Jacques. Il nous conduisit à l'hôpital.

— Ne vous effrayez pas, nous dit-il en chemin; ils ont été laidement happés par les flammes. Leurs brûlures ne sont pas profondes, mais il a fallu enduire mes gaillards de vaseline, des cheveux aux orteils. A les voir comme cela, immobiles et perdus dans les linges, on pourrait se saisir; c'est pourquoi je vous avertis.

Dans la petite salle où l'on nous introduisit, une odeur fade de graisse mêlée d'éther nous prit aux narines.

Sur deux lits de camp, disposés l'un à côté de l'autre, s'allongeaient deux paquets blancs qui semblaient d'énormes poupons emmaillotés.

Un infirmier s'avança :

— Qui cherchez-vous?

— C'est pour Jacques Mouzon.

— Ah! Jacques Mouzon, le voici, répondit-il en désignant l'un des paquets. L'autre s'appelle Alphonse Brahy.

Nous nous approchons... Grand saint Hubert! Comment nous figurer que nous avons devant nous notre beau et joyeux garçon! Une épaisse couche d'ouate soutenue par des bandelettes dissimule les formes : la tête, le cou, les bras, les jambes, tout a disparu, fondu comme dans un bloc de plâtre, tellement qu'on ne pourrait deviner qu'il y a là-dessous un homme. Des yeux, du nez, pas de trace! A l'endroit de la bouche, une plaie effrayante, une vraie crevasse qui se serait formée par l'éclatement d'un corps en pourriture. Les lèvres, deux bourrelets épais d'un pouce, tendus, bleuâtres, tachetés de noir, s'étalent sur le blanc de la toile. D'entre elles sort une espèce de large champignon de la même apparence... la langue?

Laurent eut d'abord un mouvement de recul, la figure fripée, l'œil perdu, les jambes vacillantes.

— Allons, Mouzon, soufflai-je à mi-voix, de la fermeté.

Il se rapprocha, regarda l'horrible bouche, pendant que sa main tremblante caressait doucement les linges et qu'il murmurait :

— Pauvre vieux « Noir »...

Je me ressouvins que c'était le sobriquet que les autres gamins donnaient à Jacques, quand il était petit, à cause de la teinte de sa chevelure et de ses yeux; je compris que le cœur brisé du père était retourné beaucoup d'années en arrière, pour retrouver cet amour plus tendre dont en entoure les petits enfants.

Laurent restait penché au-dessus de Jacques :

— M'entends-tu, m'fi? Me reconnais-tu? As-tu du mal? C'est moi, ton papa. Je suis ici avec Fréra; ta mère et Marie t'embrassent; elles viendront te voir aussi, bientôt...

Un léger râle sortit des pauvres lèvres.

— Il vous comprend, affirma l'homme qui soignait. Les pansements et l'enflure l'empêchent de bouger et de parler, mais, rassurez-vous, il n'est pas aussi malade qu'il en a l'air. Dans peu de jours, vous serez étonné en le revoyant. N'ayez aucune crainte, papa Mouzon; on vous rendra votre brave fils bien portant.

Il avait beau dire, on se trouvait quasiment comme entre deux cercueils.

Je parlai à Alphonse Brahy de sa mère, de ses amis, et il répondit de la même manière que Jacques.

L'infirmier s'occupait, à courts intervalles, de l'un et de l'autre; il glissait entre leurs lèvres le bec d'une de ces burettes qui servent à donner à boire

aux nourrissons. On percevait le gargouillement du liquide qui descendait avec difficulté dans la gorge.

— Il ne faudrait pas trop rester, nous dit l'homme, de peur de la fièvre. Vous ferez une nouvelle visite quand il vous plaira.

Laurent se courba encore sur son fils :

— Au revoir, Jacques; sois bien tranquille, nous reviendrons sous peu; ta mère aussi viendra, et Marie...

Lorsqu'il eut entendu le petit râle, il se détourna, plié en deux, mâchonna et secoua la tête pour museler et user sa peine.

Il se redressa et, tirant à part l'infirmier :

— Soignez-le bien, Monsieur... s'il vous plaît; je ne vous oublierai pas; et... si la chose tournait... moins bien que vous ne l'attendez, envoyez-moi vite un messager, je le payerai.

L'homme promit et prit l'adresse. Laurent soupira et regarda encore un long temps le pauvre Jacques.

En quittant la salle, il fut pris, dans le corridor, d'un tel accès de tristesse, qu'il nous fallut, Dejace et moi, l'emmener entre nous deux, le maintenir sur ses jambes molles, comme si nous l'arrachions du bord de la fosse de son enfant.

Va! il n'y avait peut-être pas grande différence.

Laurent se reprit assez promptement, mais il ne prononça pas une parole et marcha les yeux à terre, jusque chez Dejace.

XIII.

Le cabaret était comble d'ouvriers qui fumaient, buvaient, conversaient avec animation.

Ils venaient d'être enfermés plusieurs jours et plusieurs nuits dans les caves avec leur famille, sans vivres, sans lit, sans lumière, pendant que les obus sifflaient au-dessus d'eux et détruisaient leurs demeures. Ils avaient vu nos beaux régiments décimés, se replier la rage au cœur, — le vieux Pont des Arches s'effondrer, les rues inondées d'ennemis menaçants; ils ignoraient si leurs fils combattaient encore ou gisaient, la tête fracassée, la poitrine trouée, dans quelque fond de la citadelle, et ils paraissaient célébrer une victoire.

Leurs prunelles étincelaient de fierté, leurs casquettes se relevaient sur leurs fronts pâles; leurs boutonnières s'ornaient de cocardes tricolores; chacun d'eux voulait rappeler un détail de bravoure,

comme s'il accrochait ainsi une fleur d'or au glorieux manteau de la ville de Liége.

C'était les Flamands entraînant les Wallons, à Sart Tilman, au chant sombre et énergique des Flandres; le drapeau du 9e de ligne pris et reconquis avec une folle audace; les Chasseurs et le 9e de ligne, débouchant la nuit, de deux directions opposées, entre les forts, croyant se trouver en face de l'ennemi et tirant les uns sur les autres; le colonel Bertrand, se jetant au milieu d'eux, au risque de sa vie, entonnant à pleins poumons *La Bière* de notre vieux *Clesse :*

A pleins verres, mes bons amis, mes bons amis...

et arrêtant le carnage fratricide; et mille autres traits qui jetaient des étincelles dans l'air enfumé du cabaret et enflammaient les imaginations.

Un grand noir, les yeux au fond de deux puits, la peau tannée d'un vieux jambon d'Ardenne, le nez osseux et aminci terminant l'étroite figure à la façon d'un tranchant de couperet, raconta l'histoire de Loncin.

Il poussait en avant un interminable et maigre cou sortant d'une chemise lâche et le long duquel une volumineuse pomme d'Adam descendait, montait, tressautait comme un rat dans un sac.

Personne ne songeait à lui demander d'où il tenait

ses renseignements. On l'écoutait, convaincu qu'il avait assisté à toutes les péripéties de l'héroïque défense :

On avait commencé à tirer sur le fort, lundi, sans lui faire beaucoup de mal; le vendredi, les gros obus de 21 arrivèrent et, le quinze, ce fut le tour des 42. A sept heures du matin, un projectile emporta le mur de soutien du côté de Xhendremael. Cela ne démonta pas le brave commandant Naessens :

— Courage, mes garçons, dit-il à ses canonniers, courage, ils ne nous prendront jamais.

Vers dix heures, le feu cessa. Le commandant visita les réduits et les galeries. Le bombardement avait causé des dégâts énormes; on voyait à peine devant soi; l'air devenait suffocant et âcre. Naessens constata que la grande coupole était calée par un éclat de ferraille. Il ordonna de la dégager :

— Rien ne manque, assura-t-il. Courage, mes braves enfants! Il faut qu'on tienne jusqu'à la mort! C'est pour le pays, c'est pour le Roi!

Il parlait avec assurance et les hommes, qui n'en pouvaient plus, reprenaient de la force et de la volonté à l'entendre, à le voir, lui, si vaillant et si peu soucieux de se soustraire au danger.

Nos artilleurs tiraient sans discontinuer, mais ne parvenaient malheureusement pas à découvrir d'où on leur envoyait les gros boulets...

— Et dire que c'était là! cria quelqu'un en montrant dans la direction du boulevard, là, devant la statue de Rogier, que les Allemands avaient établi leur pièce.

Vers quatre heures et demie, pendant que Leman — qui avait rejoint Loncin — traversait un couloir, l'explosion du magasin aux munitions fit sauter en l'air le fort entier. On se souvenait du coup!

On l'a entendu jusqu'en Hollande!

Le général Leman, Naessens et ses compagnons avaient été lancés au loin, comme des cailloux. Lorsque le général revint à lui, il était couché dans les herbes d'un fossé et un soldat allemand lui tendait une tasse de café.

Un peloton d'Allemands s'étaient aussitôt précipités dans le fort. Ils le parcouraient avec curiosité, ressentant peut-être moins de fierté de leur triomphe, que d'admiration pour ceux qui avaient résisté en héros et qu'ils entendaient encore gémir sous les blocs de ciment éboulés.

Tout à coup, ils arrivent devant une galerie sans issue. Au fond, une quinzaine de soldats sont tombés les uns sur les autres, exténués, blessés, farouches, tels que des bêtes traquées et enfumées dans leur tanière.

Au bruit des pas qui approchent, ils se relèvent : ils ne se rendront pas!

Les habits souillés, en lambeaux, nu-tête, les mèches de cheveux plaquées sur les figures maigres et noires, des coulées de sang sous les narines et aux coins de la bouche, le regard fou, ils luttent contre leurs jambes vacillantes. C'est à peine si leur bras peut soulever le fusil. Ils font appel à ce qui reste de force dans tout leur corps; ils épaulent...

— Vive la Belgique!

Ils tirent dans la direction de l'ennemi une salve, sublime et suprême effort pour la Patrie!

Devant ce spectacle, les Allemands restent immobiles; leurs nuques se rident, leurs joues deviennent grises, leurs prunelles s'élargissent. Pas un n'a eu l'idée de recourir à son arme; ils ne pensent point aux balles, d'ailleurs mal dirigées, qui éraflent le sol et les parois et rebondissent autour d'eux.

Automatiquement, comme à l'approche du Kaiser, les muscles se raidissent, les têtes se redressent, les talons se rejoignent, les mains s'allongent dans la position. Subjugués par l'héroïsme de ceux que la chance les a aidés à vaincre, ils ne tentent aucun effort pour réprimer le cri qui monte de leurs poitrines, grave et poignante acclamation pour nos glorieux enfants, déjà retombés en tas et qui expirent :

— *Hoch! Hoch! Hoch!*

Le grand maigre racontait tout cela bien mieux

que je ne l'ai retenu. On s'était serré pour élargir le cercle autour de lui. Ses yeux lançaient du feu. Il s'empoignait la poitrine de ses deux mains, jetait avec force les bras en l'air, secouait les Allemands dans ses poings crispés, avançait, courbant le dos, la tête dans les épaules, reculait, épaulait; il faisait le général calme et majestueux, les soldats enfiévrés et indomptables, les fusils qui pétaradent, le canon qui tonne, les masses de ciment qui dégringolent, bref, c'était le fort vivant qui luttait jusqu'à la mort, et les formidables jurons s'échappaient de sa bouche comme les obus des coupoles affolées.

Le cabaret entier vibrait : les uns reniflaient; d'autres tiraient à coups redoublés sur leur pipe éteinte ou, tête baissée et tout pâles, paraissaient découvrir des choses extraordinaires dans un carreau du parquet.

Le grand maigre but une gorgée, essuya ses lèvres du revers de sa main, brûla une allumette qu'il jeta sans l'approcher de sa bouffarde.

Le long cou se tendit de nouveau, les yeux se rallumèrent et la grosse pomme d'Adam recommença à danser :

— Le commandant Naessens et le général Leman, je ne les ai pas vu rapporter, mais j'ai vu celui qui a tiré le dernier coup de canon. On l'avait ramassé autour du fort; quand il est entré à l'hôpital,

couché sur une civière et couvert d'un linceul, les Allemands ont fait la haie des deux côtés et porté les armes. C'est un garçon de Hesbaye.

— Il s'appelle Jacques Mouzon et voilà son père, tiens, dit Dejace en montrant Laurent.

— Hein? Son père...?

Les assistants se rapprochèrent, regardèrent Mouzon, du haut jusqu'en bas; on aurait cru que mon compagnon s'était du coup transformé en un être d'une race spéciale qu'ils n'avaient jamais rencontré.

Laurent en devint gêné.

— Son père!

— Ah! Vous pouvez être fier d'avoir un pareil fils! A sa santé! A votre santé!

Ils choquent leurs verres contre le nôtre. Ils vantent tellement la bravoure de Jacques, que nous en voilà montés, et que cet orgueil chasse pour un instant de notre esprit l'image des lugubres paquets blancs qui ne nous avait pas encore quittés.

Nous bûmes plusieurs verres. Laurent paya une tournée générale; moi, une autre; on trinquait sans cesse :

— Vive la Belgique! Vive le Roi!

Nous criions avec ceux qui nous entouraient.

Il en était alors de Mouzon et de son fils, comme des Liégeois et de leur ville.

Liége était remplie d'ennemis que leur nombre et leurs canons rendaient arrogants et brutaux, mais elle se sentait vivre pour toujours, parce qu'elle s'était noblement défendue et les avait empêchés d'écraser la belle France. La gloire de leur chère ville enivrait les Liégeois; ils en oubliaient leurs malheurs. Ils contemplaient Liége sous les traits d'une reine magnifique en chair et en os, rayonnante de patriotisme, regardant l'ennemi en face, le défiant et portant fièrement, attachée sur sa poitrine par un large ruban rouge, la croix de la Légion d'honneur que la République française, reconnaissante, venait de lui décerner.

Jacques était étendu dans ses bandages, pareil à un mort; il n'en reviendrait peut-être pas... mais sa bravoure l'avait rendu plus vivant que s'il eût été debout et bien portant; on le célébrait; il était devenu « celui qui avait tiré le dernier coup de canon au fort de Loncin » et celui-là ne pouvait plus mourir!

Tout cela me fit ressouvenir du petit porcher Daure que cette grosse brute de Turlot, le garçon brasseur, avait un jour terrassé et qu'il écrasait sous le poids de ses cent kilos, parce que le gamin avait refusé de l'aider dans une vilaine besogne. Turlot cognait scandaleusement contre les pierres, la figure de Daure. Daure, cependant, parvint à retourner

vers son lâche agresseur, son front sanglant et lui cria :

— Avec toute ta force, tu ne pourrais m'empêcher de penser que tu es un menteur et un voleur!

C'était Turlot qui était battu.

C'est bien sûr qu'il y a quelque chose de plus fort que la force.

Le temps avait passé : il était tard pour se remettre en route. Nous acceptâmes l'hospitalité de Dejace, quitte à reprendre le bâton à la piquette du jour.

Ce fut vers deux heures. On apercevait déjà partout des Allemands. Les gens flânaient par groupes, ayant, semblait-il, confondu le jour et la nuit.

— Si tu veux, proposa Mouzon, nous repasserons par l'hôpital.

Mais la porte était close. Nous restâmes quelque temps à regarder. Laurent approcha son œil de la serrure et tâcha de voir à l'intérieur. Rien ne bougeait.

Il fallut continuer. L'enthousiasme de la veille s'était éteint en nous, comme une illumination. Les choses et les événements reprenaient leur vrai et lamentable

aspect. Nous souffrions d'une lourde fatigue et nous éprouvions au dedans plus de tristesse que nous n'en laissions paraître.

Nous nous mîmes d'accord sur ce que nous rapporterions aux femmes, afin de ne point les désespérer ou les empêcher de se monter outre mesure, comme leur imagination les y porte.

XIV.

Le lendemain matin, j'entrai par habitude chez Mouzon. Hortense s'y trouvait seule.

— Et Laurent?

— Laurent n'a pas fermé l'œil durant la nuit. A la première clarté, il est reparti pour Liége. Je ne vis plus, Fréra, je ne vis plus. Vous devriez avoir pitié de moi et me dire la vérité.

Je m'efforçai de la calmer, sans trop y réussir.

— On me cache quelque chose, je le sens bien, répétait-elle. Laurent n'aurait pas été si impatient...

Mouzon retrouva, ce jour, Jacques dans l'état où nous l'avions laissé.

Le pauvre Mouzon était à plaindre : un quart d'heure après avoir quitté son fils, il brûlait déjà du désir de le revoir.

Il refit le voyage, le jeudi, puis le surlendemain. On attendait son retour, le cœur serré : quel mal-

heur nous menaçait? Toujours l'épouvantable image des longs paquets blancs devant moi...

Le samedi, Dieu merci, Laurent put nous apprendre que Jacques allait mieux.

— On l'a débarrassé de son armure d'ouate et de vaseline. La peau demeure très rouge, mais, aucune plaie. Les joues, les lèvres, comme celles de tout le monde...

S'adressant à moi spécialement :

— Curieux, hein, Fréra? Curieux.

Les autres ne comprenaient pas le sens de cette question étonnée, mais, moi, je me rappelai les lèvres effrayantes sur le linge blanc, et le gros champignon tacheté de poison.

Lorsque nous fûmes seuls, Mouzon se montra moins satisfait :

— Vois-tu, Fréra, c'est qu'il y a encore les yeux... Jacques se plaint. Un large bandeau couvre le haut de la figure. Les médecins ne sont pas fixés sur la gravité des brûlures, de ce côté. J'ai interrogé l'un d'eux; il m'a répondu sans me répondre : « Soyez tranquille, cela ira; il faut le temps... » S'il allait rester aveugle, maintenant, hein... quel malheur!

Ces confidences me frappèrent profondément parce que mon esprit se reporta vers notre Maragnès, plongée, depuis plus de trois ans, dans la grande nuit.

Le lendemain, nous nous rendîmes ensemble à la grand'messe, ainsi que nous le faisions chaque dimanche, Maragnès au bras de Marie et marchant entre nous.

Nos chaises et celles des Mouzon se joignent. Hortense et Laurent nous avaient devancés, avec beaucoup d'autres d'ailleurs sachant qu'ils ne pourraient compter sur la sonnerie des cloches condamnées au silence, et qui avaient eu peur de manquer l'aspergès. L'église paraissait trop petite; on remarquait bien des figures qui se montraient rarement en cet endroit.

La plupart des gens ne prient que lorsqu'ils appréhendent quelque danger pour eux ou leurs intérêts; ce sont les mauvais chrétiens.

A droite de l'autel, un grand drapeau national flottait au-dessus de la tête de saint Joseph. Le regard des assistants allait fréquemment du tabernacle aux trois couleurs, comme si les cœurs, ce jour-là, eussent été sollicités par deux adorations; mais, en réalité, c'était pour signaler plus efficacement, au bon Dieu, la Patrie à l'intention de qui on murmurait sa prière, parfois distraite.

Depuis plus de deux ans, M. le curé ne prêchait plus. Son grand âge l'avait affaibli. On comprenait à peine les noms, lorsqu'il venait s'appuyer au banc de communion pour annoncer les

messes de la semaine et publier les promesses de mariage.

On fut bien étonné de le voir descendre, d'un pas assuré, les marches du chœur. Chacun se hâta de retourner sa chaise pour s'asseoir, ce à quoi on n'était plus accoutumé.

M. le curé apparut dans la chaire et commença son sermon : il parla de la Belgique assaillie injustement et au mépris de la parole donnée; des Belges se massant au premier signal autour de leur drapeau et prêts à mourir pour leur sol; du Roi prenant sans hésiter la tête de sa vaillante armée; du général Leman; de Liége, célébrée par le monde entier; de la victoire finale qui ne pouvait manquer de couronner l'admirable élan de notre petit peuple défendant sa liberté.

M. le curé parlait d'abord gravement et lentement. Mais bientôt, sa voix s'éleva, trembla et lui-même sembla grandir : on ne le reconnaissait plus. Il prêchait aussi bien qu'un vrai missionnaire.

Ceux qui l'écoutaient se sentaient pris; on toussait, on remuait, on se mouchait.

Ah! mes amis, ç'allait être bien autre chose encore!

— Nous avons, nous, continua-t-il, une raison spéciale de louer Dieu et de nous réjouir : ceux qui sont nés dans nos maisons, qui reçurent le baptême

et la première communion dans cette modeste église même, qui s'y sont agenouillés souvent au milieu de nous, ont donné le plus magnifique exemple de dévouement à leur roi et à leur patrie.

Ecoutez, ce que l'on écrit d'eux :

« Nos artilleurs, étouffés par les fumées, sont restés à leurs pièces, sans défaillance, bravant l'infernale pluie de fer et de feu. Ils ont tiré jusqu'au moment où l'explosion les a projetés en l'air, brisés, brûlés, asphyxiés, avec les débris du fort qu'ils avaient juré de ne point rendre.

» S. M. le Roi Albert, voulant honorer d'une manière éclatante une si rare bravoure, a décoré Jacques Mouzon, Alphonse Brahy et Antoine Loxhay de la croix de l'Ordre de Léopold. Honneur à ces braves! »

Alors, arriva une chose qu'on n'avait point vue et qu'on ne verra plus. Dans l'église où l'on marche en assourdissant ses pas, où les prêtres et les chantres seuls osent élever la voix, le peuple entier, hommes, femmes, enfants, fut debout, comme à un signal convenu, et un long cri passionné, sortant des poitrines haletantes, monta jusqu'à la voûte :

— Vive la Belgique! Vive le Roi!

Le vieux curé lui-même leva les bras et joignit sa voix à celles de ses ouailles.

Et l'organiste entonna la *Brabançonne*.

Pour le coup, les gens crurent entendre la Patrie qui leur répondait. Ils perdirent toute retenue : on trépigna, on pleura, on cria, on agita les mains en l'air.

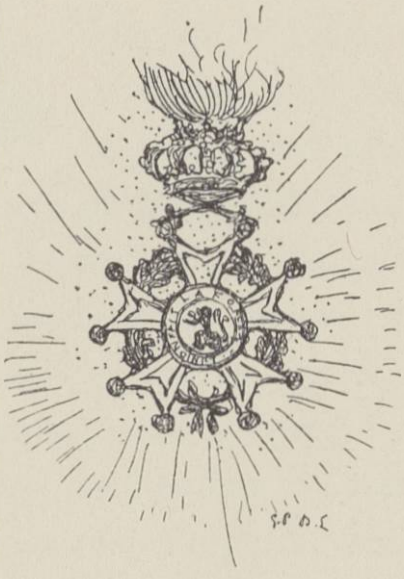
Les acclamations redoublèrent, se prolongèrent,

pendant que tous les yeux se tournaient vers notre groupe.

Laurent ne bougeait pas plus qu'un saint de pierre : raide, le regard fixe devant lui, il me parut tout à coup très amaigri, avec son visage plein de rides et aussi jaune qu'un cierge.

Hortense, voyant la petite pâlir à côté d'elle, pensa que celle-ci allait tomber en faiblesse; elle en oublia sa propre émotion, chercha vivement dans sa poche, où elle trouva, sous son mouchoir, quelques morceaux de pastilles de menthe qu'elle fourra entre les lèvres de Marie et de Maragnès.

Non, jamais plus, on ne chantera une pareille grand'messe!



XV.

E matin du seize, pendant notre voyage à Liége, une automobile conduite par deux soldats allemands s'était arrêtée, nous dit-on, devant la porte du Petit-Château. Le monsieur, la dame et une servante y étaient montés, portant des valises : ces gens allaient exercer, un peu plus loin, leur métier malpropre. Après ce qui arriva chez nous, les jours suivants, et que nous allons raconter, ils purent s'estimer heureux d'avoir déguerpi, et les Prussiens firent bien de garder leur habitation.

Longprez, le soldat de Malmédy, couchait depuis trois semaines dans le lit d'Alphonse Brahy. Il travaillait sur les terres de la ferme des *Treize-Toits*. Partant avant l'aube, avec son pain pour la journée, regagnant le logis par les petits chemins, la nuit tombée, il se montrait si peu, et l'attention des

gens était si bien accaparée par les événements de chaque jour, qu'on l'avait complètement oublié.

Le pauvre diable était pourtant loin d'être rassuré. Il savait ce qui l'attendait, s'il retombait entre les mains des Allemands : fusillé dans les vingt-quatre heures!

Pour que la peur de combattre lui eût fait préférer cette existence d'inquiétudes, il fallait vraiment qu'il manquât de courage; on était parfois tenté de partager le mépris que lui avait tout de suite voué Mouzon...

Oui! mais, tout doux! On oubliait que le garçon n'était pas prussien pour un pfennig. Il parlait et pensait comme nous et n'avait pu se résoudre à tirer sur les Belges, ses propres parents.

Quand le devoir est d'un côté et le cœur de l'autre, on est bien malheureux.

Il ne s'approchait pas des routes. Dès qu'il voyait se dessiner à l'horizon la moindre chose qui rappelât un casque à pointe, il s'étendait le long d'un fossé, s'enfonçait dans l'épaisseur d'une meule ou bien se terrait dans un sillon, où, grâce à la couleur de ses nippes, on ne le distinguait pas plus que les perdrix au milieu des mottes brunes. Il restait ainsi des heures entières, le cœur battant aussi fort que le ventre d'un jeune moineau.

Quelqu'un s'était attaché à lui : Dodomme, le

fils de la Mouchasse, celui qui avait si crânement escorté, à cheval, les premiers prisonniers.

C'était un gars d'une douzaine d'années, qui ne connaissait ni l'eau, ni le peigne. Sa mère, une simple, ne l'avait jamais envoyé à l'école. Il battait la campagne, abandonné, en loques et nu-pieds, mangeant avec les écureuils et buvant aux sources. Quoiqu'on le surprît rarement à mal faire, on lui endossait toutes les polissonneries, parce qu'il se montrait défiant et avait une manière agaçante de faire la nique.

Depuis la guerre, il vagabondait moins dans les rues. Il passait sans détourner la tête, dissimulant dans ses guenilles une cruche de café ou une bouteille de bière que la fermière des *Treize-Toits* l'avait chargé de porter à Longprez. Il ne cherchait pas longtemps son homme, connaissant ses cachettes. Il lui tenait compagnie et le mettait au courant de ce qui arrivait dans le village ou les environs.

Hélas! C'était en vain que Longprez se cachait, que lui-même et Dodomme prenaient tant de précautions.

Une nuit, les soldats entourèrent sans bruit l'habitation de Catherine Brahy, y pénétrèrent et s'emparèrent du déserteur qu'ils enfermèrent dans un cachot à la Gendarmerie.

Dans la matinée, pendant que les uns gardaient

les alentours, les autres, armés de pelles et de pics, fouillèrent le jardin et, en moins que rien, mirent au jour les vêtements, le casque, la carabine et tout l'équipement du malheureux Malmédien.

Ils avaient été exactement renseignés!

Ils remontèrent la rue d'un air triomphant, bayonnette au canon, et poussant bourrument, au milieu d'eux, la bonne Catherine, à qui ils n'avaient pas même accordé le temps de se chausser.

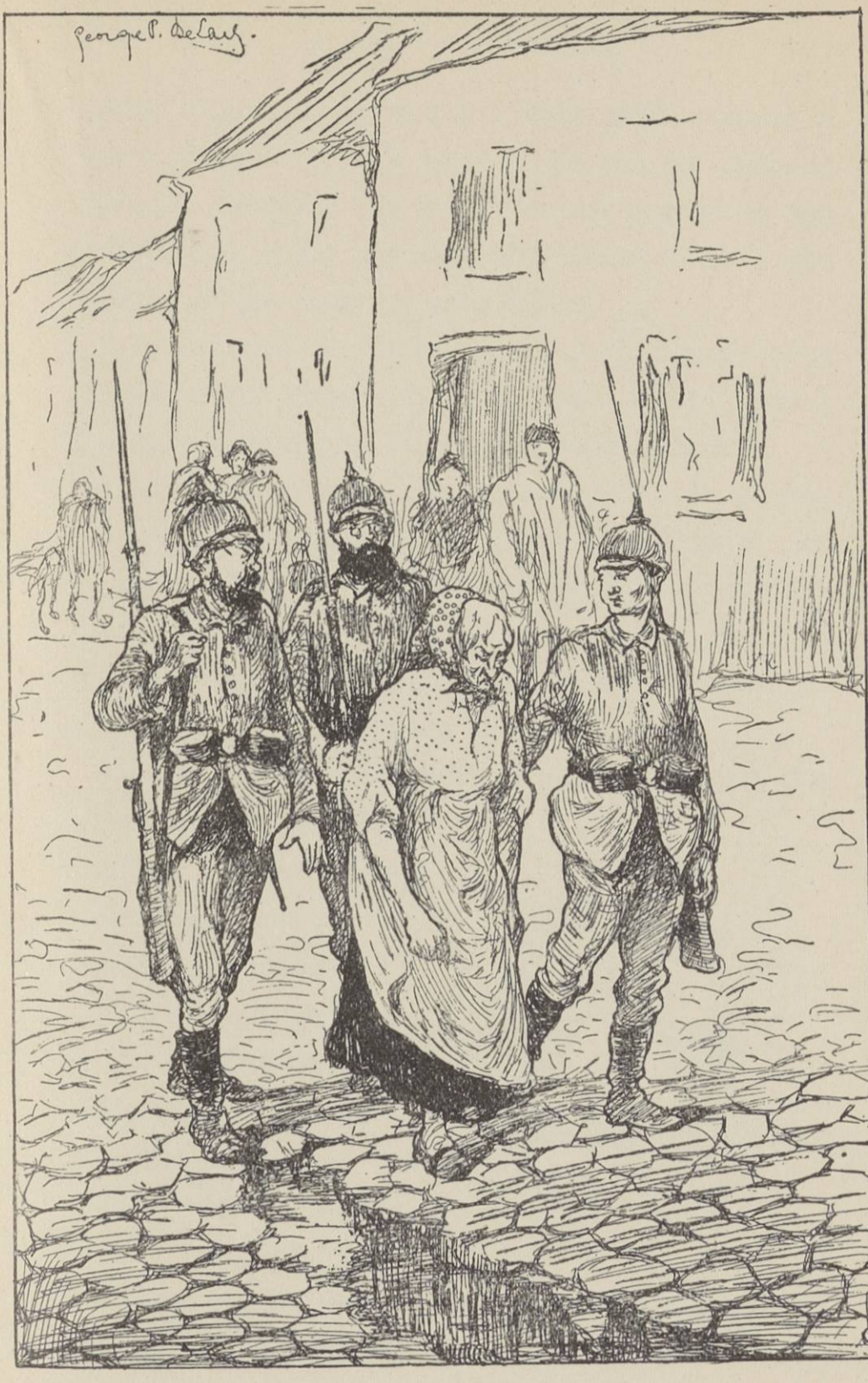
Elle avançait clopin-clopant dans ses sabots, le mouchoir rouge sur la tête, le coin du tablier rattrapé à la taille, les manches relevées aux poignets, comme elle travaillait d'ordinaire.

Ces terribles guerriers enlevant une vieille femme inoffensive! on sentait une révolte gronder au fond de son cœur, à voir, soumise à une aussi dure épreuve, la mère de l'un de ceux qui venaient de verser leur sang pour le pays. Ah! si l'on avait pu se ruer sur eux! Misère! Misère! On était impuissant...

Laurent bouillait de colère :

— Les vauriens! Les vauriens! Maltraiter ainsi une femme âgée... tas de lâches! Ils ne seront pas si fiers devant les Français, minute!

Pauvre vieille Catherine! C'est son bon cœur, voilà, c'est son cœur... Te souviens-tu, Fréra, de la douce petite madame qui nous apportait des poires? et de ses questions? Elle s'intéressait tant au


Georges S. Delaw.

soldat! (Laurent parla d'une voix grêle, comme la petite dame) : « D'où vient-il, ce pauvre garçon? Qu'a-t-il raconté? Où est-il? et ses armes? et son uniforme...? » La gredine! elle savait bien à qui répéter ce que nous lui apprenions!

L'arrestation de Catherine et de Longprez nous impressionna vivement tous, mais c'est surtout Dodomme qu'elle jeta dans une belle agitation.

Il rôda la journée entière autour de la prison. Le soir, il ne rentra point. Il pénétra dans le clos du baron d'où l'on aperçoit les derrières de la Gendarmerie et, tapi contre la haie, guetta, espérant découvrir quelque détail concernant Médard. Il passa la nuit couché dans le gazon.

Vers le matin, il entendit les portes s'ouvrir, des Allemands circuler. Des hommes vinrent silencieusement creuser un trou dans le jardin.

Bientôt un peloton sortit, conduit par un officier, et se rangea dans la cour.

Deux soldats apparurent, traînant, avec peine, entre eux, une espèce de loque inanimée qui s'affaissa au pied du mur.

Dodomme reconnut son ami.

Il devina ce qui se préparait : épouvanté, il se dressa, leva les bras au ciel et lança de toutes ses forces un cri déchirant :

— Médard!

Une forte détonation lui répondit; Médard avait expié.

Dodomme retomba la figure dans les herbes et sanglota.

Catherine Brahy fut relâchée quelques jours plus tard.

XVI.

IEN des choses s'étaient passées, depuis le défilé des premières troupes ennemies. Je ne saurais tout raconter. Nous n'en avons appris que ce qui nous arrivait par hasard — un mince fil de vérité dans une grosse quenouillée de mensonges — assez toutefois pour savoir que nos enfants ont été braves.

Les livres ne manqueront pas où l'on verra quel sang coule dans nos veines, et qui donneront à réfléchir aux Prussiens de l'avenir.

Le canon — de la direction de Berloz, maintenant — tonna presque sans interruption. On parla de sanglantes batailles, de Haelen, d'Aerschot, de Louvain, d'Anvers...

Nous devînmes chaque jour un peu plus tristes et un peu plus pauvres.

Tandis que les officiers se gobergeaient au Petit-Château, une centaine d'hommes, casernés à la

Gendarmerie et dans les bâtiments de la Station, gardaient le chemin de fer et organisaient des patrouilles. A tout instant, ils parcouraient les rues, revolver au poing, lançant des regards de bêtes prêtes à mordre, dans les recoins, dans les corridors et dans les fenêtres. On en avait peur et, en même temps, il vous montait une petite moquerie, car on les sentait encore moins à l'aise que soi.

Au bout de quinze jours, la garnison se renouvelait. Les premiers qui s'établirent chez nous exhumèrent les corps à moitié décomposés de leurs compagnons tombés le six août. Ils les examinèrent attentivement, recherchèrent les médailles d'identité. Ils s'efforcèrent surtout de constater la cause exacte de leur mort, questionnèrent de nombreux habitants et nous menacèrent des punitions les plus terribles, s'il était prouvé que les civils avaient aidé l'armée.

Sur leur ordre, Lambert Libioul entoura d'un mur bas en ciment la sépulture des militaires. Ils y plantèrent eux-mêmes une grande croix de bois avec une inscription et, au pied, six autres, plus petites, des croix noires à bords blancs, de la forme des décorations qu'ils portaient sur la poitrine.

Le temps s'étant refroidi, ils nous obligèrent à leur céder les couvertures de nos lits, une par ménage.

Puis, il ne se passa plus un jour qu'un placard

ne nous imposât une nouvelle vexation : d'abord, l'ordre de porter les armes à la maison communale — les récalcitrants seraient fusillés.

— Jamais! jura Laurent, jamais ils n'auront mon fusil!

Il l'entoura de papier goudronné et le glissa dans le creux du vieux pommier de son jardin, que chaque printemps remplissait de jeunes mésanges. Il boucha le trou au moyen d'une planchette qu'il dissimula en y collant des morceaux d'écorce.

Une autre mesure parut plus pénible.

Sous prétexte que des signaux lumineux avaient été lancés par les habitants, défense de sortir entre sept heures du soir et six heures du matin et d'éclairer les habitations.

J'entends encore notre pauvre Maragnès, elle qui ne quittait guère son fauteuil et à qui les lampes n'étaient d'aucun secours :

— Comment allons-nous faire, berger? disait-elle; Jésus-Maria! Pas de lumière! Et les petits enfants? Et les malades?

Dès la tombée de la nuit, derrière les volets fermés, on vécut comme les taupes. Le plus souvent, nous récitions le chapelet, à voix basse. Toutes les heures, le pas lourd d'une patrouille rompait le silence du dehors : nous ne nous y accoutumions point; nous nous arrêtions, retenant notre respiration.

Gare au moindre filet de lumière!

Nous entendions soudain l'une ou l'autre porte résonner sous les coups redoublés des crosses de fusil. Un soir, ce fut une belle venette. Notre voisin Bâche et son fils avaient entr'ouvert leur porte et regardaient dans la rue. La garde arrivant, ils refermèrent prudemment. Trop tard! les soldats avaient entendu le bruit. Ils s'approchèrent, frappèrent et, comme les Bâche, transis de peur, se tenaient immobiles et muets contre le mur du vestibule, ils déchargèrent leurs armes sur la porte.

Ces diables rendaient les femmes malades et déraisonnables. Pour contenter Maragnès craignant qu'on n'aperçût une étincelle, ne me fallut-il pas raccrocher le couvercle au fourneau de ma pipe, comme quand le vent soufflait en pleine campagne?

On ne parvenait pas à se verser proprement une tasse de café; on cognait les meubles et l'on gagnait à tâtons son lit où l'on continuait à soupirer et à se remuer.

A nos misères vinrent s'ajouter la réprobation et le dégoût que certains lâches, obéissant à leurs seuls intérêts et se soumettant aux pires humiliations, firent lever dans nos cœurs.

C'étaient, il est vrai, des Gielen et des Couche, la fine crasse du village, et, en d'autres temps, on

ne se fût guère indigné de leurs malpropretés; mais, depuis la catastrophe, on avait serré les rangs, oublié beaucoup de choses pour ne se souvenir que d'une seule : tous Belges!

Gielen habitait un taudis, à l'écart, au bout de la ruelle des Capucins. Il prélevait sur les récoltes d'autrui de quoi nourrir ses cochons et sa vieille bique. Le vendredi, il passait dans les rues, criant :

— *Ohais, cliquottes* (1)!

Les autres jours, il parcourait les villages voisins, mais on ne savait jamais ce qu'il ramenait la nuit, dans sa charrette, sous ses loques. Il achetait aussi les chevaux crevés et vidait les fosses d'aisances. Personne ne lui aurait confié sa bourse et on le jugeait capable d'un mauvais coup.

Ce ne fut pas sans étonnement qu'on vit des officiers entrer dans sa cahute : bien là! ils n'étaient point dégoûtés!

Le drôle s'était vendu. Il recherchait des chevaux qu'il leur livrait.

Son commerce devait lui rapporter gros, car il se mit à s'habiller et à vivre comme un richard. Ses enfants se promenaient dans une voiturette traînée par un âne.

---

(1) Des os, des loques!

Les Prussiens s'attardaient souvent chez lui, à vider des bouteilles de champagne, et l'on entendait, aux petites heures du matin, leur machine rouler à toute vitesse dans les rues. Lui-même acheta une automobile dans laquelle il voyageait plein d'arrogance, en compagnie de nos ennemis.

Couche, lui, était leur fournisseur de viande.

Il se vantait de leur vendre, tous les huit jours, deux cents livres de boudin rouge et deux cents livres de boudin blanc. Pendant qu'ils chargeaient leur marchandise, devant sa porte, Couche rangeait, sur le seuil de la fenêtre, des verres de vin que les soldats vidaient d'un trait, après avoir trinqué à sa santé. Le vil charcutier se hâtait de remplir, puis il leur offrait des cigares; les gros Allemands les fourraient, en riant, dans leurs poches; et Couche riait aussi parce qu'il vendait ses boudins.

Le Judas poussa l'impudence jusqu'à se promener en public, avec eux, bras dessus bras dessous. Et il portait encore sur le nez, des emplâtres, à la place des morceaux de peau que les frères de ses nouveaux amis lui avaient arrachés.

Si la balle de Prussien qui entra un jour dans le mur de sa maison l'avait tué au coin de son feu, beaucoup, à ce moment, auraient dit : « C'est bien fait. »

Il faut que je vous conte encore cela.

C'était un soir; il n'y avait plus un chat dehors. Mouzon observait, par la fente du volet, la sentinelle de garde le long du mur du Petit-Château.

Le soldat, le fusil sur l'épaule, marchait dans la direction du pont. Lorsqu'il fit demi-tour, il s'arrêta net, croyant apercevoir dans le noir quelqu'un qui venait vers lui, au tournant de la rue...

C'était la boîte aux lettres.

Il épaula, criant d'une voix étranglée :

— *Werda?*

Pas de réponse naturellement! Une boîte, c'est comme nos soldats, quoi! ça ne bouge pas, ça ne vous a pas peur d'un Prussien.

Alors, il répéta plus fort : *Werda?* et en même temps il lâcha son coup.

Grande alerte! Les Prussiens s'amènent au pas de charge. Au milieu d'eux, le gaillard qui avait eu peur de la boîte criait, faisait des gestes, montrait, expliquant sans doute qu'on avait tenté de le surprendre, que le coupable était parvenu à fuir et à se cacher aux environs.

Ils se ruèrent dans les rues en hurlant, secouèrent les portes, brisèrent les clôtures, envahirent cours et jardins, piquèrent leurs bayonnettes dans les encoignures et patrouillèrent durant toute la nuit.

Le matin, on constata par l'éclat enlevé au mur de Couche, que le soldat avait manqué la borne.

On s'amusait de ce fait d'armes comme on s'amusait à faire répéter au vieux Baie Jossart de quelle façon il avait mis deux Prussiens en fuite.

Le bonhomme a au moins mon âge; il n'a jamais été grand et s'est encore notablement rétréci. Il ne tient guère sur ses jambes, mais, quand il est parti, il avance à pas courts et rapides, à la façon d'un jouet mécanique qu'on vient de remonter. Il passe son temps à se moquer et à rire de ses propres misères et de celles des autres.

Ayant reconduit sa petite fille, à la vesprée, il s'attarda; la retraite qui sonnait le fit songer au retour.

La pluie n'avait pas cessé depuis le matin, la rue était sous l'eau et plongée dans l'obscurité.

En face de la ferme des *Treize-Toits*, Jossart glissa et tomba assis dans la boue.

Il entendit marcher dans le chemin du Rempart.

C'étaient deux Prussiens qui sortaient d'un de ces petits estaminets sans honneur, perdus dans le fond des ruelles et où ils avaient l'habitude de s'amuser.

Nos hommes, voyant remuer une masse sombre sur le sol, firent halte. Baie devina leur alarme; il se mit à pousser des grognements sourds. Les guerriers s'écartèrent, se collèrent contre la muraille qu'ils longèrent prudemment à la file. Jossart grognait en les observant. Ils le contournèrent, sans le quitter de l'œil, du plus loin qu'ils purent; quand ils l'eurent dépassé, parade-marche! ils prirent le pas accéléré et commencèrent à parler haut, comme des gens enfin rassurés.

Le spectacle de leurs ridicules et de leurs mésaventures constituait toutefois une maigre consolation pour les peines qu'on endurait; on ne manquait pas l'occasion de leur jouer un mauvais tour.

Le nouveau bataillon qui gardait le village se

composait de soldats qui ne ressemblaient pas aux animaux féroces dont nous avions fait la connaissance les premiers jours. C'étaient de petits hommes trapus et barbus, à courtes jambes bancroches, à la marche déhanchée, emplissant leur défroque gros bleu comme du bois coupé emplit un sac; coiffés d'un grossier bonnet à croix d'évêque qu'une boucle permettait d'accommoder à toutes les têtes, et traînant des fusils du temps de Napoléon : maçons, cordonniers, tailleurs, valets de ferme, d'entre quarante et cinquante ans, qu'on avait enlevés à leurs petites occupations, à leurs besogneuses maisonnées et qui ne cherchaient pas les coups. Mais il leur fallait leur musique.

Chaque matin, vers neuf heures, trois ou quatre épais bonshommes, l'un portant un tambour, les autres de petites flûtes, arrivaient, en face de chez nous, sur l'emplacement de l'abreuvoir récemment comblé au bord du Geer.

Pendant deux heures, ils marchaient lourdement d'un bout à l'autre, s'exerçant à siffler leur turelure, scandée de ra et de fla :

— Tu, tu, tu, ra! tu, tu, tu, fla! tu, tu, tu, ra! tu, tu, tu, fla!

Leur présence avait chassé les enfants qui choisissaient d'ordinaire pour leurs jeux, cet endroit paisible. Un jeudi après midi, on en vit cependant

une bande, ayant à leur tête Dodomme, le fils de la Mouchasse, qui, depuis la mort de Médard, avait voué aux Prussiens, une haine sans merci : ils portaient des pelles, des seaux, roulaient de légères brouettes.

Au milieu du pré, certains se mirent à bêcher, à creuser un trou avec une activité fiévreuse; d'autres brouettaient, recommençant cent fois le trajet du groupe à la rivière, pareils à de vraies fourmis. Ils travaillèrent jusqu'à la nuit noire.

Le lendemain, les musiciens revinrent et la scie reprit :

— Tu,tu,tu,ra! tu, tu, tu, fla! tu, tu, tu, ra! tu, tu, tu, fla!

Je remarquai des garçons qui flânaient le long du pré d'un air indifférent, en jetant parfois un regard furtif aux importants guerriers qui manœuvraient gravement au son fluet de leurs instruments.

Derrière une haie, j'aperçus la tête broussailleuse et la figure futée de Dodomme.

Le soleil, déjà paresseux, se fondait dans le léger brouillard qui couvrait les prairies; les canards du moulin de Hartenge passaient sur le Geer; dans les jardins, de l'autre côté de la rivière, les gens, en manches de chemise, comme au printemps, taillaient leurs framboisiers ou mettaient en silos pour l'hiver leurs carottes ou leurs céleris.

Et les hommes bleus avançaient fièrement; et les sifflets et le tambour s'amusaient comme de jeunes lapins, dans la belle matinée :

— Tu, tu, tu, ra! nous sommes chez nous! Tu, tu, tu, fla! nous sommes les maîtres! Tu, tu, tu, ra! vive le kaiser! Tu, tu, tu, fla!

Tout à coup la chanson s'interrompt : le tambour et le maître-fifre disparaissent comme si le sol s'était fendu sous leur botte!

Ah! mes enfants! Dodomme avait joliment monté son coup! Le trou de deux mètres de large, qui avait été recouvert d'une mince couche de gazon, creusé dans ce terrain marécageux, s'était rempli d'eau pendant la nuit.

Les lourds Prussiens furent pris comme on prend les éléphants!

Ils ouvrirent une enquête et ne découvrirent pas

ceux qui avaient ri à leurs dépens. Mais bientôt, on put lire, sur les murailles, des placards annonçant que la commune payerait trente mille marks, pour injure à l'armée allemande

XVII.

CEPENDANT, l'inquiétude qui nous venait de Jacques effaçait toutes les autres. Nous étions tenus au courant de l'état de nos chers blessés par les gens qui se rendaient fréquemment à Liége : on se décidait maintenant à faire le voyage à pied, sans plus de façons que nos arrière-grands-pères qui se levaient seulement un peu plus tôt que de coutume, le jour où ils allaient acheter une once de tabac parfumé à la *Civette*, au coin de la rue du Pot–d'Or.

Ceux mêmes avec qui nous n'avions aucun rapport avant la guerre, s'intéressaient à notre malheur. Mouzon, d'autre part, résistait rarement plus de trois ou quatre jours au désir de retourner au boulevard d'Avroy. Hortense l'accompagna une fois : nous avions jugé qu'elle serait plus calme après avoir revu son fils.

Les yeux de Jacques ne guérissaient pas. La fai-

blesse générale persistait aussi. Le garçon crachait le sang. Il me vint des idées noires.

Brahy et Loxhay, eux, se rétablissaient; un beau matin, on annonça qu'ils avaient été dirigés sur l'Allemagne!

Qu'allait-il advenir de Jacques?

Dans nos deux maisons, ce fut le désespoir.

M. Papy répétait avec raison :

— La santé avant tout. Beaucoup d'autres de nos jeunes gens sont prisonniers en Allemagne. La guerre finira, pardine! Ils reviendront au moins, ceux-là. Jacques a la carcasse solide et une âme d'homme. A cet âge-là, on résiste à une maigre pitance comme à l'adversité.

Laurent secouait la tête :

— S'il pouvait s'échapper, quand il sera à peu près rétabli..., songeait-il.

Il maigrissait à vue d'œil; de même qu'Hortense et Marie qui recommençaient neuvaine après neuvaine à la chapelle Sainte-Anne.

Norine, de son côté, ne semblait pas la moins malheureuse. Elle ne parlait jamais de son renvoi du collège; elle était trop pure et trop fière pour protester contre un acte qui l'avait indignée. Mais, ayant toujours gagné son pain par son travail, elle se reprochait de vivre à notre charge, quoiqu'on ne fît aucune différence entre elle et Marie.

Peut-être quelque autre sentiment entrait-il dans sa mélancolie. Elle sortait peu, plus triste que la fille du notaire qui portait de longs voiles noirs en deuil de son fiancé, mort à la bataille.

Norine et Marie passaient des heures à coudre ensemble, auprès de Maragnès. Elles s'entretenaient doucement. Parfois elles se taisaient : Maragnès s'était assoupie. Les aiguilles s'arrêtaient; les jeunes filles songeaient : Marie, à Jacques; sa compagne, à je ne sais qui; peut-être bien au petit soldat...

J'aperçus maintes fois la pauvre enfant qui s'était retirée pour se coucher, immobile devant le portrait accroché sous le Christ, dans la chambrette.

C'était celui de la mère de Richard Felder (les Prussiens nous avaient appris le nom de ce dernier en l'inscrivant sur la croix, au cimetière), le portrait resté sur les lèvres du mourant et que Norine avait recueilli.

La femme, avec son bonnet à fleurs et à brides nouées sous le menton, et ses cheveux en bandeaux encadrant sa figure ronde; son châle couvrant les épaules, et ses mains potelées, croisées à la ceinture,

ressemblait à une de nos fermières endimanchées.

La lèvre d'en bas grimpait un peu sur celle d'en haut; ses yeux pétillaient de bonté et de bonheur, comme si elle eût contemplé son enfant.

Le sourire devenait vite pénible à regarder. On se rappelait que ces yeux ne souriaient plus maintenant; qu'ils avaient vu partir pour la guerre le beau fieu de vingt ans; ils avaient pleuré, jusqu'au moment où une lettre annonçant qu'il se portait bien avait apporté un peu de consolation.

La vieille maman attendait une nouvelle lettre : tour à tour, elle se désolait, se berçait d'espoir, pleurait de nouveau et... finissait toujours, quand même, par espérer.

Après la guerre, son Richard reviendrait; il serait un homme robuste et gai; il prendrait sa place à la tête de la ferme; elle le voyait, tenant le manche de la charrue, derrière ses chevaux; le large semoir blanc au cou, arpentant le terrain à pas mesurés et lançant les poignées de froment doré; fauchant, ramenant le char; ou, les mollets serrés dans les guêtres jaunes à boucles de cuivre de son père, lui criant au revoir en partant pour le marché...

Ah! les peines seraient oubliées! Elle se reposerait. Richard se marierait. Elle ferait sauter, sur ses genoux, ses petits-enfants...

Elle rêvait ainsi, et son cher trésor était enterré; elle ne le verrait plus.

Au bas de ce portrait, Norine avait pendu le bouton de cuivre tombé du grand manteau gris au moment où l'on y avait enroulé le cadavre de Richard Felder; il lui semblait avoir, de cette façon, rapproché le fils de la mère.

— Je ressens de l'affection pour cette femme que je n'ai jamais vue, confia-t-elle à Marie. Je pense à elle comme à une personne de ma famille, souvent en même temps qu'à mon père et à ma mère. Je souhaite la rencontrer un jour et lui donner le baiser que son fils a déposé pour elle sur mon front.

Mais, comment ces choses-là pourraient-elles jamais arriver?

XVIII.

La saison s'avançait. La nuit tombait tôt. La couleur des prairies fonçait. Un vent humide secouait souvent les peupliers des bords du Geer. A leur pied, les enfants ramassaient les ramilles qu'ils emportaient liées en fagots, sur leur tête. On prédisait des froids rigoureux, parce qu'il y avait eu beaucoup de noix. Les gens de mon âge, que la guerre avait secoués un peu rudement, mouraient comme des mouches; la même semaine, on enterra Josse Delvenne, le joueur de violon, Catherine du four, Bâre de chez Noé et, en outre, deux enfants...

Tiens-toi aux petites branches, berger! tiens ferme!

Le dernier jour d'octobre, qui était un samedi, dans la matinée, une compagnie de Prussiens en grande tenue, le casque étincelant, fifres et tam-

bours en tête, se dirigèrent vers Saint-Pierre. Ils portaient, derrière la musique, une couronne de fleurs de deux mètres de haut.

Ayant pénétré dans l'aître, ils se rangèrent devant le petit mur de ciment qui enferme leurs morts. L'un d'eux attacha la couronne à la grande croix. Les hommes présentèrent les armes et l'officier prononça un bref discours, sur le ton qu'il employait pour commander les manœuvres. Ils entonnèrent ensemble une espèce de chant d'église, poussèrent trois : *Hoch!* et partirent.

Le surlendemain, jour des âmes, ce fut notre tour d'honorer nos défunts.

A huit heures moins le quart, plus la moindre petite place à trouver à l'église. Les hommes durent écouter la messe au dehors, sous le Christ du Jubilé.

La tête du cortège qui se mit en marche après l'office, atteignait le pont, qu'il y avait encore du monde au parvis : plus qu'à la grande procession.

La fête des morts a toujours été très en honneur; tout le monde y prend part. Cette année, plus rares étaient les familles qui n'avaient pas un sujet récent d'affliction. Les fosses fraîchement comblées formaient deux rangées entières et le commencement d'une troisième.

Pendant que chacun s'acheminait vers ses tombes, M. le curé se plaça, ainsi qu'il en avait

l'habitude, sur la terrasse dallée, devant le caveau du vieux baron. Il chanta le requiem, donna la bénédiction et commença le sermon. Il convia à reporter les pieuses pensées non seulement vers ceux qui dormaient là leur grand sommeil, mais aussi vers les héros enterrés dans mille coins perdus, au milieu des campagnes, au bord des routes, sans qu'une simple croix marquât le lieu où ils versèrent leur sang pour la Patrie, qui ne connaîtraient pas le repos dans la terre natale et près de qui les parents, les frères, les amis ne s'agenouilleraient jamais, en ce jour spécial du souvenir et de la prière.

On entendait les gens se moucher et pleurer tout haut.

D'ordinaire, pendant cette cérémonie, les cloches tintaient tristes et lentes, et l'on se figurait entendre les trépassés implorant le secours des vivants. Cette fois, les cloches non plus ne pouvaient élever la voix.

La parole était aux canons seuls. Ils aboyaient sourdement dans le lointain, secouaient les pierres des monuments funèbres; leurs grondements s'enfonçaient et couraient sous la terre, s'engouffraient en tourmente dans le creux des caveaux où ils devaient disjoindre les ais pourris des cercueils, réveiller et entraîner dans l'infernal chahut déchaîné sur le monde, ceux qui croyaient depuis longtemps leur tâche terminée.

Ayant fait trois stations — pour mon père, ma mère et notre Julien — je retournai à pas lents vers l'entrée. A de tels moments, on ne s'occupe guère de son voisin, tout rempli qu'on est de sa peine : on marche un peu dans l'autre monde.

En lisant les noms, à droite et à gauche de l'allée, je revoyais des sourires et des larmes dans des yeux qui n'existaient plus, j'entendais des voix plus éloignées de moi que les étoiles du ciel, et je remarquai avec un petit tremblement que beaucoup de ceux dont les ombres me faisaient signe au passage auraient été, s'ils eussent vécu, plus jeunes que moi.

La foule s'était relevée. Les regards se tournaient vers la grande croix des Prussiens. Un sentiment peu défini poussait les gens de ce côté ; ils marchaient sans hâte, s'arrêtant une seconde devant des tombes d'inconnus, comme gênés de la direction que prenaient leurs pas.

Ils s'aperçurent bientôt qu'ils formaient un grand cercle autour de la sépulture des soldats, laissant plusieurs mètres entre eux et le petit mur de ciment.

Si l'on avait pu, à ce moment, pénétrer dans les cœurs, qu'y aurait-on trouvé? De la colère? De la haine? non, de la curiosité, de la tristesse, de la pitié, une inclination à la prière...

Le cimetière est l'école de la sagesse.

Une chose intriguait le monde : à l'un des coins

du terre-plein allemand, s'élevait une belle plante aux larges fleurs blanches...

C'est la coutume d'orner le cimetière pour le jour des trépassés ; on y porte, la veille, les potées qu'on a fait fleurir à cette intention sur la fenêtre de la cuisine, pendant l'arrière-saison.

Mais, qui donc s'était souvenu d'un pauvre soldat? Ce ne pouvait être qu'un ami, un soldat comme lui, passant, par hasard, et découvrant sa tombe.

Je m'approchai : la plante se trouvait devant la croix de Richard Felder.

Je me promis d'apprendre le détail à Norine qu'il intéresserait. Je n'avais point aperçu la jeune fille à la procession. J'entrai chez elle. Elle était assise, le coude appuyé à son lit, et tourna vers moi un sourire mélancolique.

— Eh bien, lui demandai-je, depuis quand fait-on la grasse matinée, le lendemain de la Toussaint?

— Je n'ai pas fait la grasse matinée, berger ; je ne me sentais pas bien ; j'ai été au cimetière de très bonne heure, je crois même que vous dormiez encore.

Je trouvais quelque chose de changé dans la chambrette, comme un vide du côté de la cheminée.

Tout à coup, je me souvins : ce qui avait disparu,

c'était le beau chrysanthème dont les fleurs blanches se poussaient vers le christ et la vieille maman souriante, et frôlaient le bouton du manteau de Richard Felder.

Je compris qui avait fleuri la tombe de Richard Felder.

Norine devina ma réflexion. Elle se leva :

— J'ai porté ma fleur à Saint-Pierre; il me semblait que sa mère me le demandait.

— Tu as bien fait, ma fille; il ne faut jamais résister à un noble sentiment.

Je sortis de la chambrette, ayant salué d'un dernier regard le portrait de la vieille femme..

XIX.

AURENT, à ses retours de Liége, m'avait plusieurs fois répété les mêmes propos concernant Jacques :

— Le médecin dit que cela ne va pas plus mal, mais il me semble que ça ne va guère mieux non plus. Jacques porte toujours son bandeau; il continue à cracher le sang et reste faible. Il a beau plaisanter son malheur, je sens bien que c'est pour ne point me causer de peine.

— Tu ne t'y connais pas, répondis-je; il faut croire le médecin et prendre patience.

Laurent secouait la tête :

— Tiens, quand j'aperçois mon pauvre garçon traînant les pieds, au bras d'un infirmier, j'en ai le cœur crevé... Il est pâle, il est fondu dans ses habits.

Naturellement, lorsqu'il parlait aux femmes, Mouzon prenait un autre ton; mais nous craignions les

commérages; on le sait, ils répandent et grossissent plus volontiers les méchants bruits que les bons.

N'avait-on pas déjà annoncé, ni plus, ni moins, que Jacques était aveugle?

Un matin, Thérèse Bultaux vint demander quelques brins de persil pour hacher sur ses pommes de terre.

Marie piqua aussitôt son aiguille et courut lui en cueillir.

Quand elle eut ce qu'elle désirait, la petite noiraude ne se pressa point de partir; elle commença d'une voix geignarde à parler de son frère de Visé, dont la maison et les meubles avaient été incendiés. Elle versait des larmes sur le sort de ce frère avec qui nous savions qu'elle entretenait des relations de chien à chat, qu'elle avait accusé de lui avoir volé son bien et de cent autres forfaits plus noirs les uns que les autres.

Elle s'arrêtait de temps en temps pour tirer quelques soupirs de ses semelles et porter son bouquet de persil à ses narines.

On ne lui répondait guère : à ceux qui font métier de médire, on mesure ses paroles. La langue de Thérèse avait causé bien des brouilles.

Malgré notre silence, elle continua à larmoyer :

— Qui n'a pas ses peines aujourd'hui, mon Dieu? l'un a perdu sa fortune, l'autre son enfant ou son mari, un autre... Vous aussi, n'est-ce pas, ma pauvre Marie, vous êtes bien éprouvée?

Marie ne releva pas la tête.

— Jacques était un garçon modèle; il vous aimait bien et vous auriez fait un ménage heureux; mais, voilà, voilà... c'est la destinée...

— Que voulez-vous dire, Thérèse? demanda Marie.

— Sûrement, personne ne pourra vous en vouloir de ne pas épouser Jacques, maintenant qu'il ne voit plus...

— Vous vous trompez, Thérèse; Jacques est presque guéri, n'est-ce pas, Grand-Père?

— Mais oui, mais oui, répondis-je; nous le savons bien, son père va le voir souvent. Il ne faut pas prêter l'oreille à ces racontars.

— Tant mieux, va, tant mieux, ânonna Thérèse; je suis bien contente; les langues des gens...

— Et quand même? interrompit Marie.

Redressée comme un petit coq, les joues aussi rouges que des cerises, elle avait pris un ton décidé et passionné que je ne lui avais jamais entendu et regardait dans la figure la femme à peau jaune qui tenait les yeux baissés.

— Jacques voulait de moi pour sa femme, quand

il était bien portant et je le renierais parce qu'il serait malheureux pour avoir fait son devoir! Peut-on imaginer une aussi vilaine lâcheté?

— C'est sûr... C'est bien sûr...

— Je serai toujours fière de lui et si je devais le conduire par la main toute ma vie, je m'estimerais encore heureuse de pouvoir adoucir son sort et de lui prouver que je l'aime pour lui-même!

— Mais, je le crois bien, je le crois bien, ma chère enfant; vous êtes une brave fille, vous, Marie; ce n'est pas comme d'autres que l'on connaît... Je n'ai jamais pensé, quant à moi... mais, les gens sont si mauvais...

Maragnès faisait sa mine de mécontentement; elle remuait dans son fauteuil; ses lèvres se poussaient de plus en plus en dehors. Elle n'y tint plus :

— Qu'est-ce que vous nous débitez, Thérèse? dit-elle d'un ton dur. Ce ne sont pas là vos affaires. Si vous venez ici pour nous alarmer et nous causer du chagrin, vous pouvez rester chez vous.

L'hypocrite en eut le souffle coupé.

Elle protesta de ses bons sentiments :

— Comment pouvait-on croire...?

Personne n'ajouta un mot. Elle partit avec son persil, marmottant :

— Merci bien, mes gens, merci bien...

Marie, Maragnès et Norine qui s'étaient retenues,

éclatèrent en sanglots et en imprécations contre la mégère.

Je m'employai à les calmer, quoique fâché aussi :

— Pourquoi attacher de l'importance aux paroles de cette femme? Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons sa méchanceté.

Le coup avait porté. Le malheur voulait justement que Laurent, abattu par une grippe, n'avait pu quitter le coin du feu depuis huit jours.

Il y eut de la tristesse pour plusieurs heures. Marie demeura soucieuse. Elle s'en ouvrit au premier moment que nous fûmes seuls :

— Grand-Père, je commence à avoir peur. Quand j'approche, je vois qu'on coupe court aux conversations; les gens me regardent et me parlent avec compassion; on ne me demande plus de nouvelles de Jacques. Thérèse Bultaux aurait-elle dit vrai? Me cacherait-on quelque chose?

Elle ajouta après un silence :

— Je ne me sentirai plus tranquille, avant d'avoir revu Jacques moi-même...

Je devinai à quoi elle voulait en venir.

Mettant les choses au pis, il valait mieux qu'elle connût la véritable situation. Elle pouvait se trouver devant une catastrophe. Il est plus prudent de descendre dans un puits, échelon par échelon, que d'y sauter à pieds joints. La vue de son fiancé, affaibli

et les yeux bandés, lui grifferait cruellement le cœur et lui inspirerait des craintes pour l'avenir; mais, tout ce que nous avons souffert dans l'attente d'un grand malheur nous est décompté au moment où il nous frappe.

— Sais-tu quoi, lui dis-je, demain j'irai chercher des passeports et, dimanche, je te conduirai à Liége.

— Oh! Grand-Père, Grand-Père! Que je suis heureuse, que je vous remercie!

Elle m'embrassa. Cette décision l'avait déjà rassurée : elle reprit son allure plus vive et je la vis s'occuper à de petits préparatifs.

XX.

On signait les papiers à la maison communale. Je m'y rendis l'après-midi.

Au fond de la salle, un officier maigre, assis à une table, tournait le dos à la porte.

Je me figurai, par sa tête étroite et nue comme un caillou de la Chaussée Romaine, que c'était un petit vieux. Je me trompais : sa figure marquait à peine trente ans, mais il devait porter dans le corps une mauvaise maladie qui l'avait fait juger plus propre — c'est une manière de parler — à manier la plume que le sabre.

Malgré son apparence d'avorton, il essayait de se donner un air terrible; à sa gauche, son casque à pointe, à sa droite, un gros pistolet.

Il toussait à chaque seconde, comme le vieux Marchoul qui n'en a plus pour longtemps.

Tout à coup il jeta sa plume, se retourna vers

le poêle et, hargneux, donna un ordre bref au soldat qui montait la garde à côté de lui.

Celui-ci sortit; il rentra bientôt accompagné de notre maïeur. Il n'en menait pas large, en ce moment, le bonhomme qui pousse si fièrement sa bedaine et a le verbe haut avec les petites gens!

Le Prussien ne daigna pas le regarder et dit :

— Charbon mauvais. Oxyde de carbone *poisonneux*. Autre charbon, im-mé-dia-te-ment.

— Il y en a de l'excellent ici à côté à votre disposition, Monsieur l'Officier, dans la cour de la ferme. Si vous voulez en faire prendre...

— Vous, chercher.

— Je vais appeler un ouvrier, reprit humblement M. le maïeur, faisant mine de partir.

— Non, non! Vous! le... le... (le gringalet se leva et lança le pied contre le bac, pour montrer au maïeur ce qu'il devait prendre).

— Im-mé-dia-te-ment.

Le pauvre maïeur, rouge de colère, se baissa avec peine, à cause de son ventre, empoigna le bac et — son gros derrière en l'air — le traîna sur le plancher en gémissant :

— Nom de bleu! Ce qu'il faut qu'on fasse! Nom de nom de bleu!

Il y avait là, en même temps que moi, un homme

de Lantremange, Scouflaire, qu'on nomme *Tourniquet* parce qu'il court les foires avec un tourniquet à porcelaines.

La casquette posée de travers sur sa tignasse de chanvre, Tourniquet se tenait frileusement, le buste en avant, les mains au fond des poches de son pantalon, dans le creux de son ventre, et tirait, coup sur coup, de la grosse pipe qui lui pendait sur le sarrau, des bouffées d'un tabac âcre à vous suffoquer toute une ruche.

C'était plutôt cela qui avait incommodé l'Allemand, car il continuait à tousser.

Il releva de nouveau la tête et, toujours sans nous regarder, prononça d'un ton grave et dur :

— Fumer est... .

Voilà notre homme bien embarrassé; il ne trouve

pas le mot. Il saisit un petit gros livre qui se trouve à sa portée, fait voleter rapidement les feuillets devant le bout de son nez, rejette le livre et reprend sur la même gamme :

— Fumer est malhonnêteté.

Tourniquet, qui ne comprend pas le français, surtout parlé par un Prussien, me questionne :

— Que dit-il?

— Tire ta pipe.

— Oh ho!

Il entoure son « jacob » de sa main droite et le porte à son dos.

Quelques instants après, l'Allemand qui tousse de plus en plus, se figure qu'il n'a pas été obéi. Il braque ses épaisses lunettes sur la figure étonnée et un peu moqueuse de Tourniquet.

Il replonge aussitôt sa face dans le petit livre, cherche :

— Oter la casquette! La casquette est malhonnêteté!

— Que dit-il encore, à présent? interroge Tourniquet.

— Tire ta casquette.

— Oh ho!

Tourniquet empoigne sa casquette de la main gauche, l'envoie prendre à ses reins, la place du

« jacob », tandis que celui-ci, d'un geste machinal, est replanté entre ses lèvres qui le sucent goulument comme un cher biberon retrouvé.

— *Mþ! Mþ! Mþ!*

Et de magnifiques panaches de fumée se succèdent dans l'air, comme derrière une machine qui se met en marche.

Le petit singe gris s'égosille de plus belle. Son caillou, à plaques rouges et jaunes, ressemble à une tomate tardive qui a mal mûri sur la planche de la cheminée.

— Fumer est malhonnêteté, je dis! Fumer, à la porte!

Il rage de n'en pas savoir plus; il aurait du plaisir à nous injurier selon son cœur, à la prussienne.

— Mais, que me veut-il à la fin? fait Tourniquet impatienté.

— Tire donc ta pipe! que je lui répète.

Voilà tout d'un coup Tourniquet qui se fâche aussi, tellement que les larmes lui sautent des yeux.

— Que je tire ma pipe! pour ce sale teigneux, que je tire ma pipe! Il ne me plaît pas, tiens! Il ne me plaît pas! Je m'en irai! Je m'en vais, m'en vais-je! mais qu'il ne me retombe pas dans les pattes!

Tourniquet quitte la salle en claquant la porte;

le soldat de garde sourit, et l'officier qui n'avait rien compris naturellement, ne s'occupa pas davantage de lui.

XXI.

Le samedi, nous finissions de déjeuner et nous parlions du voyage projeté pour le dimanche, lorsque Mouzon arriva un papier à la main.

On n'aurait pu deviner s'il apportait de la joie ou de la tristesse :

— Bonjour, bonjour; voici une lettre de Jacques; le messager nous l'a remise tantôt.

Une lettre de Jacques!

La figure de Marie rougit subitement et ses yeux s'emplirent de larmes; une lettre de Jacques, c'était bien l'objet le moins attendu et le plus désiré!

— Donc il voit, il n'y a plus de doute! m'écriai-je.

Nous éprouvions un grand soulagement.

— Ces chipies! murmura avec humeur Maragnès qui repensait à Thérèse Bultaux et à la pénible émotion qu'elle nous avait causée. Mon Dieu, quelle bénédiction!

Cependant, Laurent ne semblait pas partager complètement notre bonheur.

— Tenez, dit-il, lisez-la.

Je dépliai la feuille de papier. Marie se pencha sur mon épaule :

—On ne reconnaît presque pas son écriture...

L'écriture était, en effet, changée : plus haute et moins ferme, comme celle d'un enfant après les grandes vacances

— C'est qu'il y a longtemps qu'il n'a plus tenu la plume.

Je lus :

Liége, le 5 *novembre* 1914.

Mes chers Parents,

Le médecin m'a annoncé, ce matin, que mon œil droit est à peu près guéri. Dans quelques jours, il pourra se passer de bandeau. Il s'en est même déjà passé aujourd'hui, une bonne demi-heure. J'en ai

profité pour vous écrire la présente et aussi pour regarder votre portrait.

— Pauvre enfant, interrompit Maragnès en passant le doigt dans le coin de son œil.

Mouzon renifla.

— Continue, Grand-Père, dit Marie.

Je l'ai retrouvé dans la poche de ma vareuse. La tête de Papa a été un peu rôtie, en même temps que moi, — sur le papier heureusement.

— Voilà que tu as été à Loncin, sans le savoir, Mouzon!

J'ai vu, pour la première fois, l'endroit où je vis depuis quatre-vingt-trois jours et la figure de ceux dont je ne connaissais que la parole : le docteur avec sa douce grosse voix, j'étais sûr qu'il portait une longue barbe rousse et mesurait au moins six pieds..., il a un visage de jeune fille, et passerait sous mon bras.

Je ne parle que de mon œil droit, mes chers Parents, parce que c'est à lui que je dois tout le plaisir. Pour ce qui est du gauche, j'ai bien compris qu'il me faudra faire une croix dessus.

— Maria Jésus! ne put retenir Maragnès.

— Vous voyez, hein? dit Laurent.

Marie était un peu pâle.

Que cela ne vous cause pas plus de peine que je n'en ressens moi-même. On se résigne facilement à n'avoir plus qu'un œil, après avoir craint longtemps de les perdre l'un et l'autre. Je me dis que c'est déjà bien beau d'en conserver un, après une affaire comme celle que nous avons passée et où tant de camarades les ont fermés à jamais tous les deux.

Finalement, on voit autant de choses avec un œil qu'avec deux, et un seul me suffira bien pour regarder mes chers Parents, notre maison, l'atelier, mes compagnons, tous ceux que j'aime bien et que je brûle d'impatience de retrouver.

Pour mon métier, ce sera une nouvelle habitude à prendre, mais je crois que là aussi, ça ira.

C'est ma chère Marie qui sera le mieux attrapée, maintenant qu'elle n'aura qu'un homme borgne.

Dans mon malheur, il y a encore du bon : à cause de la perte de mon œil, d'après ce que j'ai pu entendre, je n'irai point rejoindre les amis Brahy et Loxhay. On a décidé de me relâcher. Ne vous dérangez plus pour venir me voir ; cela n'en vaut plus la peine. Dans une quinzaine de jours, je serai libre, au milieu de vous et Maman peut déjà graisser sa tourtière pour

cuire une large tarte au riz que nous mangerons de grand cœur, tous ensemble. Encore un peu de patience.

Votre fils qui vous embrasse de tout son cœur,

JACQUES MOUZON,

Soldat au 7e d'artillerie, à Liége.

Cette lettre éveilla parmi nous les sentiments les plus mêlés : de la joie, de l'attendrissement, de la tristesse, de l'admiration pour la façon dont le garçon prenait son parti de son sort. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est qu'elle nous tirait d'une cruelle incertitude : Jacques n'était pas aveugle. Jacques allait être libéré et nous revenir.

— Il en aura bien vu sa part, soupira Maragnès.

— Ne pensons plus qu'à sa guérison, Maman, répliqua la courageuse petite Marie. Les choses auraient pu prendre beaucoup plus mauvaise tournure.

— Souviens-toi de notre première visite au boulevard d'Avroy, hein, Laurent, ajoutai-je. Il faut encore remercier le bon Dieu. Imitons Jacques qui compare son lot à celui de ses compagnons tombés. Il vaut mieux, tout compte fait, perdre un œil, qu'un bras ou une jambe.

— Oui... mais... oui...

— Nous nous y mettrons tous pour lui faire

oublier son malheur et nous y parviendrons, sois sans crainte.

— Nous n'irons pas à Liége, demain, alors, Grand-Père? demanda Marie.

— Décide toi-même. Qu'en penses-tu?

— On voudrait le revoir tout de suite, c'est certain; mais, puisque nous savons, maintenant... et qu'il va revenir. Nous pourrions employer cet argent à lui envoyer une petite douceur. Puis, il nous conseille de ne plus nous déranger; n'est-ce pas avec intention? Ne nous ménage-t-il pas une surprise?

— Je pense comme toi. Modérons notre impatience, notre joie n'en sera que plus grande.

XXII.

Il pouvait être autour de cinq heures. La nuit tombait. Je fumais ma pipe près du poêle. De l'autre côté, Maragnès passait et repassait lentement la main sur le dos du chat endormi dans son giron. La petite préparait des céleris pour le souper. Norine venait de nous quitter pour prendre un ouvrage dans la chambrette.

On frappa du dehors. Nous crûmes que c'était un mendiant; entre gens de l'endroit, on pousse la porte en disant : « Quelqu'un ici? » Il n'y a que les colporteurs et les mendiants qui toquent.

— Entrez! criai-je.

Quelques pas pesants résonnèrent : un Prussien s'arrêta dans l'entrée, porta la main à son bonnet :

— Bonsoir.

Il parlait français.

Dans le corridor, derrière lui, une petite vieille,

la tête dans les épaules, se tenait immobile. Au premier coup d'œil, il me sembla la connaître :

— Ah..., dis-je, croyant ajouter son nom; mais le nom ne vint pas.

— C'est ici, demanda le soldat, qu'habite Mademoiselle Honorine Crotteux?

— Oui, entrez.

Ils entrèrent.

— Pourrions-nous lui parler?

— Elle va venir.

— C'est bien elle qui a soigné, au mois d'août, le militaire Richard Felder, décédé au Collège Saint-André?

A ces mots, je fus éclairé. Mes yeux se reportèrent vivement du côté de la femme : la fermière du portrait, la mère du soldat! plus vieille, les traits creusés, mais il n'y avait pas à se tromper sur les petits yeux brillants; la lèvre d'en bas qui se hissait avec un peu plus d'opiniâtreté sur celle d'en haut, du côté droit; le visage encadré par le bonnet à brides...

Marie la regardait et je la vis aussi remuée que moi-même.

Norine rentra. Elle n'eut pas plus tôt jeté un regard sur l'étrangère, qu'elle dit d'une voix défaillante :

— Jésus Marie, c'est sa maman! — et elle s'assit toute blanche sur une chaise.

L'arrivante avança vers elle, la considéra un instant; sa figure se crispa autour des yeux; la lèvre inférieure sursauta. Elle fouilla dans sa petite valise et en tira un carton qu'elle passa à son compagnon en lui adressant quelques paroles.

— Mademoiselle, dit ce dernier à Norine, ne vous hâtez pas de répondre. Regardez avec attention et réfléchissez. Ce jeune homme — il montrait le carton — est-il bien celui que vous avez vu mourir au Collège Saint-André?

Norine prit la photographie. Un douloureux sourire répondit, sur sa figure, au franc et jeune sourire de l'image.

— Mon Dieu, Sainte Vierge! le pauvre garçon! Je le vois encore sur son lit!

— Vous êtes sûre que c'est lui? Ce n'était point quelqu'un qui lui ressemblait? Regardez bien...

— Je ne pourrais me tromper, c'est lui; jamais ses traits ne s'effaceront de ma mémoire!

Bien que le sens des mots échappât à la pauvre mère, elle comprit. Ses yeux qui s'étaient accrochés au visage de Norine retournèrent sans espoir à ceux du militaire qui murmura sourdement, en regardant à terre :

— *Ja... Ja...*

Mme Felder laissa tomber les mains le long de sa cotte. Il me sembla que sa taille avait tout d'un

coup diminué. Sa peau devint mate et grise. Ses yeux restèrent secs comme s'ils avaient déjà pleuré toutes leurs larmes. C'était donc fini...

On lui avait annoncé là-bas le malheur de son fils. Elle s'était mise en route pour retrouver sa tombe. Mais le cœur n'abandonne pas facilement tout espoir. Beaucoup de soldats tombent sur les champs de bataille. Des hommes qui ne les connaissent point les roulent dans leurs capotes et les ensevelissent au plus tôt dans la terre... Est-on sûr de leurs noms? A-t-on retrouvé leurs médailles? lu exactement les inscriptions? Ces médailles mêmes ont pu être échangées... Certains parents avaient fait célébrer des services funèbres pour l'âme d'enfants qu'ils ont retrouvés bien portants... Une erreur ne se serait-elle pas produite à propos de son fils? — Depuis qu'elle a quitté son village lointain, cahotée nuit et jour dans de longs trains sans lumière, bourrés de soldats sombres et muets ou étouffant leur peine dans des cris et des chants, la pauvre femme a nourri, tant qu'elle a pu, son faible espoir...

Et maintenant, c'est fini d'espérer, bien fini! Son Richard est mort... Plus de doute : voici celle qui l'a vu mourir.

Elle demeura quelques instants dans la même attitude. Puis elle reprit un peu de fermeté et de-

manda à Norine de lui raconter les derniers moments de son fils.

Le soldat traduisait ses paroles en français, puis, les paroles de Norine, en allemand.

Elle l'interrompait, désirait toujours plus de détails, se faisait répéter les gestes, les moindres mots de son enfant. Elle retournait elle-même le poignard dans son cœur. Les plis de ses joues s'agitaient comme les vagues d'une eau tourmentée.

Ces trois voix mélancoliques, dont l'une parlait une langue que nous ne comprenions pas et qui se mêlaient parfois, avaient l'air de réciter des litanies.

Lorsque Norine répéta que Richard Felder avait expiré en balbutiant le nom de sa mère et en baisant son portrait, le cœur manqua à la pauvre créature : sa tête battit lourdement, elle mâchonna, ferma les yeux et un gémissement étouffé s'échappa malgré elle de sa poitrine.

Norine, tout en larmes, l'entoura de son bras et lui rendit le baiser suprême que lui avait confié le mourant.

Le soldat détourna la tête en clignotant.

Ma femme, Marie et moi, nous nous sentions le cœur fendu.

— Pauvre femme, pauvre femme! s'écria Maragnès. Est-il permis d'être martyrisée de cette façon! Demande-lui donc, Marie, si elle ne boirait pas une

bonne tasse de café; cela lui remettrait un peu l'estomac, à la pauvre femme...

Le soldat répondit que Mme Felder ne désirait rien prendre et nous remerciait.

— Seulement, ajouta-t-il, vous l'obligeriez, si vous trouviez moyen de la loger aujourd'hui.

— Et pourquoi pas? répondis-je.

— Je lui céderai mon lit, se hâta de dire Norine.

Mme Felder, brisée par la fatigue et le chagrin, fut conduite dans la chambrette. Le soldat repartit.

Notre salade de céleris avait été bien oubliée et la poêle restait sur la table, avec les cretons de lard crus. Nous mangeâmes du bout des dents une tartine avant de nous étendre dans notre lit pour penser, longtemps avant de pouvoir nous endormir, à Richard Felder couché sous la grande croix du cimetière, à sa mère qui souffrait à côté de nous et aux innombrables familles qui languissaient dans la désolation.

XXIII.

Le matin, Mme Felder était pâle; elle devait avoir passé une triste nuit. Elle accepta de déjeuner avec nous. La compassion nous poussait à lui témoigner des égards, mais nous ne pouvions échanger un seul mot. Chacun s'efforçait de l'obliger et lui souriait doucement.

Le Prussien revint bientôt se mettre à sa disposition.

Elle fit prier Norine de l'accompagner pendant la journée, qu'elle la récompenserait.

Norine, protestant de son désintéressement, alla revêtir ses bons habits.

Elles s'acheminèrent vers Saint-Pierre, Madame Felder au bras de la jeune fille. Le militaire les suivait, réglant son pas sur leur marche.

Les gens les regardaient passer. La plupart savaient déjà qui était l'étrangère. Ils n'avaient d'yeux

que pour elle. L'homme au casque à pointe ne comptait plus. Ce n'est pas que la haine contre ceux qui ravageaient le pays fût moins ardente, mais il n'y avait plus là qu'une vieille mère pleurant son fils.

Elle arriva dans le cimetière. Devant la grande croix, elle tomba à genoux; jetant les bras en avant, les mains ouvertes sur la terre, elle parut vouloir envelopper étroitement son fils :

— Richard...

Son front s'appuya sur le petit mur de ciment. Elle ne bougea plus.

Le soldat restait en faction à quelques mètres.

Norine priait à côté d'elle. Au bout d'un quart d'heure, la voyant toujours immobile et ayant senti la morsure du froid, elle l'aida, sans rien dire, à se relever.

Mme Felder se laissa faire docilement. Lorsqu'elle fut debout, elle jeta sur Norine et sur ce qui l'entourait, un regard perdu. Elle sortait d'un autre monde.

Elle s'était reportée dans sa maison, y avait retrouvé son Richard, jeune d'abord, jouant, insouciant et gai; puis, grandi; elle lui avait parlé, avait entendu sa voix pleine d'amour filial...

Les rêves ne durent pas longtemps.

Elle se pencha, prit une poignée de terre, l'enve-

loppa dans son mouchoir. Elle se signa, puis, lentement, fit un autre grand signe de croix sur la tombe et s'en arracha avec un hoquet.

Le groupe traversa toute la commune pour se rendre au Collège Saint-André, près de la Gare.

Mme Felder désira passer par la rue du Moulin. Elle se fit indiquer l'endroit où son fils était tombé, s'y arrêta, regarda le sol. Au collège, elle monta à la petite chambre où il avait vécu ses heures d'agonie, considéra longuement, en silence, le lit, les objets qui l'environnaient et sur lesquels les regards de son enfant s'étaient arrêtés : on aurait cru qu'elle s'attendait à entendre ces choses lui parler, à trouver au moins sur elles les traces du drame dont elles avaient été les témoins.

Elle questionnait Norine : « Où reposait sa tête? A-t-il beaucoup souffert? A quelle heure a-t-il cessé de vivre? Qui l'a enseveli? »

Norine répéta par morceaux la triste histoire qu'elle avait racontée la veille, et la litanie des trois voix finit par une douloureuse méditation.

A son retour chez nous, Mme Felder se retira dans la chambrette en compagnie du soldat. Ils revinrent bientôt dans la cuisine :

— Mademoiselle, dit l'homme à Norine, Madame Felder est très touchée du dévouement que vous avez montré à son fils. Vous l'avez remplacée au

chevet du pauvre garçon dont vous avez adouci les derniers moments.

Mme Felder vous porte une vive reconnaissance. Elle a plus de soixante ans et la voilà seule au monde. Elle possède, dans son village, une belle métairie. Elle vous propose de l'accompagner. Vous demeureriez avec elle, vous deviendriez sa fille. Mme Felder choisirait une servante connaissant le français; au bout de peu de temps d'ailleurs, vous comprendriez la langue du pays. Rien ne vous empêcherait de rendre visite à vos amis d'ici aussi souvent que vous le désireriez, le Hanovre n'est pas au bout du monde. Si vous ne vous plaisiez pas, vous reviendriez pour de bon, quand il vous plairait.

La vieille dame ne cessait de regarder Norine dans les yeux avec un triste sourire plein de sollicitude, et de ponctuer par de petits hochements de tête le discours de l'homme.

Ce dernier reprit :

— Je vais conduire Mme Felder chez le tailleur de pierre, car elle désire qu'un modeste monument marque la place où repose son enfant. Pendant ce temps, consultez-vous. Vous lui ferez connaître votre décision à son retour. Elle compte repartir demain.

Quand nous fûmes seuls, nous nous regardâmes,

ne trouvant pas de paroles et ne démêlant d'abord pas notre sentiment.

Norine pleurait.

— Que vas-tu faire? demandai-je.

Elle ne répondit que par un haussement d'épaules et un sanglot.

— Quoi, faire? dit Maragnès d'une voix éplorée. Mais c'est impossible, n'est-ce pas, berger! On ne quitte pas ainsi son village pour toujours... La pauvre enfant! Aller vivre seule, au bout du monde, au milieu de gens qu'on n'a jamais vus et qu'on ne comprend pas... Ah! mon Dieu! autant mourir!

Norine continuait à garder le silence en essuyant ses larmes. Elle se rendit dans la chambrette.

— Conseille-la, berger, insista Maragnès. Elle pourrait céder à son bon cœur et être bien malreuse.

— Conseiller, conseiller... c'est vite dit. C'est qu'il faut penser à l'avenir. Norine n'a plus aucun parent même éloigné, aucune ressource, personne qui s'intéresse à son sort, en dehors de nous... Nous devenons vieux aussi, Maragnès. Norine n'est pas solide; elle ne se mariera pas; elle devra travailler durement. Survienne la maladie et ce sera la misère. La vois-tu, plus tard, infirme, se traîner, par la pluie, la neige et le soleil, comme la vieille Mayanne, mendiant de commune en commune?

Là-bas, elle serait bien traitée...

Maragnès hochait lentement la tête :

— On est encore mieux, sans rien, dans son village, qu'à l'étranger avec des trésors.

— D'accord, femme, d'accord! mais encore faut-il du pain. Norine est bonne et dévouée; Mme Felder s'attachera sincèrement à elle et la rendra heureuse. Puis, la pauvre femme arrivera vite au bout de ses forces, le chagrin étant plus lourd encore à porter que le temps. Elle a, j'entends, du bien au soleil : à défaut de frère, de sœur, de cousin, à qui léguerait-elle sa fortune? Dans quelques années, Norine reviendra; sans rien devoir aux autres, elle sera à l'abri du besoin pour le reste de ses jours. Laissons-la prendre elle-même une décision qui n'aura de conséquences que pour elle et veillons à ne pas nous préparer de remords.

— Tout de même... soupira Maragnès; ah! mon Dieu, mon Dieu...

Hortense Mouzon entra. On la mit au courant de ce qui arrivait. Elle poussa, comme Maragnès, toutes sortes d'exclamations et finit par dire avec un frémissement dans la voix :

— Il me semble, berger, que j'aimerais encore mieux user mes genoux sur les cailloux de nos routes et manger mon pain sec...

Je n'essayai plus de les contredire : les meilleurs

raisonnements ne changent pas le cœur des femmes.

Hortense repartit, pressée sans doute de conter la nouvelle à Mouzon qui, depuis deux jours, s'était abstenu de nous rendre visite — nous devinions bien pourquoi.

Norine revint à la cuisine, les yeux rougis, mais la démarche assurée. Elle dit d'un ton calme :

— J'ai beaucoup prié. Je suis décidée à partir.

— Partir... répéta Maragnès; y avez-vous bien pensé, Norine? Partir!

— J'éprouverai un grand chagrin à me séparer de vous qui êtes si bons pour moi, mais je n'ai pas le droit de rester; mon devoir me commande. J'ai souvent souhaité devenir sœur de charité. Le ciel exauce mes vœux. Je veillerai sur cette pauvre vieille femme désolée; elle sera ma malade; je sentais de l'affection pour elle sans la connaître; je l'aimerai comme une seconde mère.

Tantôt, j'ai revu mon père et ma mère; je leur ai demandé conseil. Entre eux, est venu se placer un ange que j'ai reconnu; il avait un beau fin visage

d'enfant comme celui de Richard; il se tournait tantôt vers mon père, tantôt vers ma mère et semblait leur adresser une prière. Alors, mes parents m'ont souri; ils m'approuvaient; j'ai entendu leur voix. « Va, disaient-ils, va soigner sa mère comme tu nous aurais soignés nous-mêmes. »

Mais je ne vous oublierai jamais vous autres; je viendrai vous revoir.

Maragnès et Marie, émues par la belle âme de Norine, pleurèrent à chaudes larmes; elles sentaient la décision si réfléchie et si irrévocable, qu'elles turent leurs lamentations et jugèrent inutiles de nouveaux conseils.

Norine s'occupa à réunir ses vêtements et ses souvenirs de famille.

— Mes meubles, dit-elle, je n'en aurai plus besoin, je vous les donne.

— Ils resteront à leur place, répondis-je, et la chambrette aussi, demeurera à ta disposition. Tu reviendras quand il te plaira; tu seras toujours la bienvenue au milieu de nous.

A chaque propos échangé, on s'efforçait de renfoncer son émotion.

Le lendemain, M^me^ Felder et Norine allèrent s'agenouiller ensemble, une dernière fois, sur la tombe des vieux Crotteux et sur celle de Richard.

Puis, nous ayant fait leurs adieux, elles s'acheminèrent vers la Station. Le Prussien portait leur bagage. Bien qu'il me fût pénible de traverser le village en compagnie de ce dernier, ce qui susciterait des réflexions désagréables pour moi, je voulus les accompagner.

Elles durent attendre sur le quai. Elles se serraient l'une contre l'autre ; chacune à son tour penchait la tête vers sa compagne et lui souriait à travers ses larmes.

Ces deux femmes me remuaient en dedans ; je pensais : elles sont venues au monde en des endroits séparés par des centaines de lieues ; l'une est vieille, l'autre, jeune ; jamais, elles ne se sont rencontrées ; elles parlent une langue différente ; leurs peuples se haïssent et s'entre-tuent... Qu'ont-elles donc de commun? Qu'est-ce qui les rapproche...?

Un souvenir!

A cause de ce souvenir, elles s'aimeront; par ce souvenir, elles sont plus unies que la chair et la peau...

Le cœur est au-dessus de tout.

Pour la mère — Norine est tout ce qu'elle a pu retrouver de son enfant — elle appartient à Norine, âme et biens, comme elle appartenait à Richard.

Norine a soigné le fils; elle l'a aidé à mourir, a transmis à la mère son dernier baiser et sa dernière pensée. Elle a pleuré le beau jeune soldat; elle est la fille de M^me^ Felder.

Le train arriva. Par les portières, on apercevait des militaires, les traits blêmes et amaigris, des têtes bandées, des bras en écharpe. Les malheureux détournèrent, à peine, un instant, vers nous, leurs yeux caves qui regardaient tristement le ciel gris.

Norine me tendit la main en pâlissant :

— Ne m'oubliez pas.

— Que le bon Dieu te bénisse, ma fille, fis-je, étranglé.

Elles entrèrent dans ce train déjà rempli de misères.

Je le regardai disparaître vers Bléret.

Depuis la mort de notre Julien, je ne me souvenais plus d'avoir eu l'estomac retourné de cette façon.

Norine est une sainte, me répétai-je en sortant de la gare, une vraie sainte.

Tout à coup, j'aperçus à côté de moi, dans l'entrebâillement de la porte du Collège Saint-André, le vilain museau de Gavache.

Il me prit une violente colère. Je m'élançai vers lui, les poings tendus :

— Ah! Coquin! Brigand!

Mais Gavache avait disparu comme si un sorcier avait soufflé dessus, et la porte s'était refermée sans bruit.

Je retournai dans la rue du Pont. Laurent Mouzon allait et venait devant sa maison. Je regrettai sa rencontre, dans l'attente de quelque propos indigné sur Norine.

Il vint au-devant de moi. Il y avait de la joie brouillée dans ses yeux humides. Il me prit le bras :

— Jacques vient d'écrire, il sera ici mardi.

— Oh ho! Dans quatre jours?

Je n'en demandai pas davantage.

XXIV.

J'APPRÉHENDAIS un peu ma rentrée au logis. Je fus heureux de pouvoir crier, en ouvrant la porte :

— Jacques revient mardi.

— Mardi?

Vraiment un de ces coups de soleil qui balaient, en plein mauvais temps, toute l'ombre de la campagne.

— Mardi? Dans quatre jours... Le matin? L'après-midi?

On voulait des détails, des précisions : que disait la lettre?

— Nous le saurons bientôt, Laurent et Hortense ne tarderont pas à venir.

La tristesse et le découragement causés dans la maison par la présence de M^me^ Felder et le départ de Norine s'évanouirent. Les visages s'éclairèrent. Marie trottina de nouveau, légère, de la table à

l'armoire, de l'armoire au poêle, parlant peu et un tantinet distraite. Maragnès tapota à petits coups le bras de son fauteuil :

— Enfin, mon Dieu! Enfin... que le bon Dieu s'en souvienne!

Moi-même, je fumais sans le savoir à pleines lippées, que ma pipe m'en brûlait les doigts.

Il n'en eût pas été autrement si l'on nous avait annoncé :

— Mardi, c'est la fin finale de la guerre.

Cependant, le tonnerre des canons n'avait jamais été plus violent ni plus continu. Le soir, on allait l'écouter sur la hauteur de la Hautweige où les grondements arrivaient directement du fond de la plaine de Berloz. Je parle, bien entendu, de ceux qui ne fréquentaient pas les « états-majors ». On appelait ainsi des endroits où l'on se retrouvait à la vesprée, pour discuter les nouvelles. Il y en avait un dans chaque rue : l'atelier du charron, dans la Visigate; la cuisine de Djamme le messager, à la Porte de Liége, celle de Biget, le paveur, Sous-le-Château...; et chaque « état-major » avait son beau parleur.

Laurent Mouzon se rendait assez régulièrement chez le cantonnier; le gros Godeschal, le clerc du notaire, y présidait. Godeschal est instruit; ses parents l'ont envoyé, quand il était jeune, au Petit

Séminaire de Saint-Trond. Il connaît la géographie.

Une fois, j'accompagnai Laurent. Godeschal lut à haute voix les gazettes. Il parla des généraux de tous les pays, comme s'il avait cité de vieilles connaissances. Fallait le voir exposer les plans des différentes armées!

En expliquant, il arrondissait les bras; ses mains, le pouce en l'air au-dessus des doigts tendus et serrés, manœuvraient, figurant les corps d'armée qui coupaient les pays et les rivières. Lentement, et la figure sérieuse, il les ramenait de loin, l'une vers l'autre, en biais, en face de son estomac : puis, tout à coup, son œil s'éclairait d'un malin sourire et Godeschal écrasait l'ennemi bloqué entre les bouts de ses doigts qui se rejoignaient subitement.

J'avais un certain plaisir à l'écouter, mais je ne le comprenais qu'à moitié, n'ayant jamais dépassé la deuxième division du vieux maître Londoz. Je ne retournai plus à la réunion.

D'ailleurs, qui comprend quelque chose à la guerre?

Tu rabotes paisiblement ta planche, bats ta semelle ou soignes tes moutons; et tu songes à ta femme, à tes enfants, aux légumes qui poussent dans ton jardin, aux fruits qui mûrissent sur tes arbres; tu te plais à penser qu'il fait bon se promener au soleil, le dimanche, ou fumer sa pipe au coin du feu, en hiver, en compagnie d'un vieil ami; tu ne

t'occupes du Gouvernement, si ce n'est pour payer tes contributions; ta conscience est en repos, tu ne te connais point d'ennemi, tu n'en veux à personne, tu souhaites le même bonheur à toute l'humanité...

Et l'on te jette brutalement un fusil entre les mains : quitte ton village, va massacrer des gens que tu ne connais pas, qui ne t'ont rien fait; brûle leurs maisons!

C'est une folie, une folie...

On a en tué des mille et des cents, des Prussiens, des Kaiserlics, des Mauriânes, des Cosaques, des Anglais, des Français, et mieux encore, des Belges; on a ravagé les pays; et puis... après? Après, le pauvre monde léchera ses plaies pendant des années et, dans vingt ans, dans cinquante ans, on recommencera!

Vérité de mon honneur! la guerre, c'est comme qui dirait que le monde devient fou, à la façon du Godin, quand sa fougue le prend.

Le Godin est le plus brave homme de l'univers; il fait bon ménage avec Torine, et on ne pense pas même à lui reprocher de trop aimer la petite goutte.

Puis, un beau soir, il crie, il se démène comme un possédé, bat sa femme, met sa maison en pièces : assiettes, tasses, casseroles, chaises, tables, garderobes, lit, tout s'abat dans la rue. N'ayant plus rien

à jeter, Godin se jette lui-même par la fenêtre.

On le relève avec un membre ou deux de cassés. Le voilà mal loti. Il ne bouge plus, il gémit. On le soigne des semaines et des semaines; on le guérit.

Il redevient le plus brave homme de l'univers. Il ne se souvient plus. Il rafistole ses meubles, peine comme quatre pour racheter des bidons.

Et voilà encore deux ou trois ans de bonheur assurés à Torine, jusqu'à ce que la crise recommence.

N'importe, tout cela ne donne pas une fière idée de la raison de Godin, pas plus que de celle des Gouvernements, et Torine et le pauvre monde ne s'en portent pas mieux.

Pour nous, il convenait encore que nous remerciions la Providence : nous n'avions souffert de la faim, ni perdu aucun des nôtres.

Quand je pensais même, tout seul, et que je tâchais de voir au fin fond des choses, je me disais :

Sans la guerre, Jacques aurait conservé sa place à Cockerill; une fois marié, il se serait peut-être établi à Seraing ou à Liége, avec Marie...

Maragnès et moi, nous serions restés seuls. Je n'ose m'imaginer ce que fût devenu notre foyer, toute la joie s'étant envolée... N'ayant plus grand'chose à nous dire, nous aurions langui, oubliés,

trouvant bien longs les quelques mois que la mort nous aurait fait attendre.

Maintenant, Jacques a perdu un œil — c'est un malheur, il est vrai — mais il en a conservé un : il y a partout le mal et le bien.

Jacques a la poitrine brûlée par la poudre et les mauvais gaz; une fabrique de fer ne lui conviendra plus. Il a besoin du grand air et d'une vie reposante. Il a été brave et il mérite bien qu'on le soigne.

Combien pourtant, dans son cas, qui seraient malheureux le restant de leurs jours!

Pour Jacques, tout s'arrangera. Il épousera Marie. Nous rachèterons des moutons. Il sera berger. C'est un bon métier, agréable et sain. Je l'aiderai de mon expérience, et même de mes mains, car je me sens encore solide.

De voir la bergerie repeuplée, d'entendre bêler les agneaux, je rajeunirai.

Puis, Jacques aura un fils. On l'appellera Julien, comme le père de Marie. Maragnès le dorlotera tellement dans son giron, qu'il grandira vite. Sa mère l'apportera sur ses bras, dans la ruelle, quand le troupeau passera. Il aura du plaisir à regarder les dos de laine blonde se bousculer, pareils aux flots du Geer qui se mettraient à rouler de l'or. Il enfoncera ses menottes dans les toisons.

Il aimera les brebis autant que je les aime; plus

tard, il deviendra berger, comme son père, et comme moi-même, et mon père, et mon grand-père...

La vieille bergerie, qui a plus de cent ans, continuera à vivre et, ma part dûment faite, je ne mourrai pas tout entier...

On ne sait jamais pourquoi les choses arrivent...

XXV.

Vous pensez bien que, jamais, aucune fête de l'almanach ne fut attendue avec plus d'impatience que ce 19 novembre 1914 qui devait nous rendre notre Jacques.

— Nous passerons la journée ensemble, à la maison, avait dit Laurent.

Hortense n'était plus la même femme. La vit-on trotter ainsi, même la veille de la Saint-Jean, quand elle s'apprêtait à recevoir des parents de Bruxelles? C'est vrai qu'elle en avait une de besogne!

Dans le chagrin, on laisse moisir les choses autour de soi, comme on moisit soi-même. Dans la joie, tout doit rire.

Elle retrouva ses vingt ans, frotta, savonna, appendit des rideaux frais, fit reluire le christ et les chandeliers, la cafetière et les pots d'étain.

Laurent ne resta pas inactif; il avait été comman-

der une tonne de « double ». Il revenait de la cour, le gros lapin blanc gigotant, pendu par les oreilles, au bout de son bras.

— Pèse-moi ça, Fréra! Un vrai veau!

Une heure après, le veau, tué, écorché, vidé, en morceaux, remplissait le large saladier. Fin vinaigre de pomme, oignons, clous de girofle, thym, feuilles de laurier, canelle...

— Mets encore quelques clous de girofle, ça lui va...

... Une bonne nuit de marinade..., hum! avec des pruneaux, demain, ça fera un fameux plat.

Pendant qu'Hortense vide son buffet, enlève les poussières, et que, dans la maie, devant le feu, la pâte lève sous le sac blanc de farine, Laurent surveille le riz au lait.

Armé de la cuiller de bois à long manche, il tourne...

— Bien au fond, Laurent, afin qu'il ne tienne pas.

Ses grands yeux de lièvre au gîte, fixés sans voir sur la marmitée odorante pareille à une mare d'or, — je crois bien, Hortense y a cassé un demi-quarteron d'œufs! — il tourne, tourne tellement vite que sa femme doit modérer son ardeur :

— Doucement, Laurent, doucement...

— Il faudra l'étendre bien épais, répond Laurent; il aime ça.

— Passe-moi les tourtières, que j'y frotte la couenne, demande Hortense en souriant.

Laurent passe distraitement les tourtières; il poursuit son idée :

— Il y a encore quelques belles pommes de court-pendu, au grenier, et des noix; je les descendrai.

Hortense lui pousse les tourtières graissées dans les mains :

— Là... mets-les à chauffer sur le tuyau du poêle.

— Pour manger le soir, avec la « tête pressée », continue Laurent, nous préparerons de la salade. Je cueillerai les plus belles endives; tu n'en prendras que le cœur...

Enfin, le grand jour!

Marie s'est hâtée aux petites besognes quotidiennes. A dix heures, nous nous trouvons chez Mouzon.

— J'avais cru le voir arriver par le tram de neuf heures, dit Laurent (le service des trams vers Liége était rétabli); mais je n'avais pas réfléchi, il aurait dû se mettre en route trop tôt. Il sera ici vers onze heures et demie.

Maragnès est assise dans le fauteuil. Marie aide Hortense, soulève de temps en temps un couvercle pour surveiller la soupe qui bout, le lapin qui mijote. La maison s'emplit de bonnes odeurs appétissantes.

On ne dit pas grand'chose, gonflés qu'on est de son bonheur et de son impatience. Laurent et moi,

nous flânons, en fumant notre pipe, dans la cour, dans l'atelier, dans le jardin; il n'y a plus que du clair à l'horizon : nous regardons le cochon qui sera à point pour Noël, les petits choux qui attendent la première gelée.

— Écoute... fait Mouzon, tendant l'oreille. Il m'a semblé entendre siffler.

Il consulte sa montre :

— Ce ne peut encore être le tram; mais il ne tardera pas. Si nous allions à notre aise jusqu'à la Porte de Liége?

Nous crions la chose aux femmes en passant et nous apercevons la table déjà dressée.

Le tram arrive avec cinq minutes de retard. Nos regards courent d'une voiture à l'autre. Des soldats descendent, d'autres montent... et Jacques?

Pas de Jacques!

A la maison, la déception est profonde; on reste debout, pensifs, à se regarder :

— Pourvu qu'il ne lui soit arrivé rien de fâcheux...

— Non, non. Il aura simplement manqué le tram, rencontré des connaissances.

— Avons-nous bien lu ce qu'il a écrit, au moins? Est-ce pour aujourd'hui qu'il annonce son retour?

On recherche la lettre. Laurent la relit à haute vois : *Je compte retourner mardi...* oui, oui, c'est bien mardi.

— *Je compte :* il n'était pas très sûr...

— Et puis, il ne dit pas là dedans, si c'est le matin ou l'après-midi...

— C'est vrai.

— Il reviendra par l'autre tram, à trois heures.

— Nous n'allons pourtant pas dîner sans lui. Si nous mangions une tartine sur le pouce, en attendant, proposa Marie. Pour les pommes de terre, on en cuira de nouvelles; la soupe et le lapin, plus ça reste au feu, plus c'est bon.

L'après-midi fut longue. Trois heures sonnant enfin, nous retournâmes à la Porte de Liége.

Le tram arriva,... sans Jacques.

Cette fois, les figures s'obscurcirent.

— Si j'allais jusqu'à Liége? demanda Laurent.

— J'attendrais plutôt demain. Il se fait tard. Jacques aura été retenu par une formalité, une pièce en retard. Tu sais avec quel sans-façon nous traitent ces gaillards de Prussiens.

On ne trouvait rien, sinon, au fond de soi, un dépit et une inquiétude qu'on s'efforçait de cacher au voisin.

La nuit tombait déjà.

— Enfin, dit Hortense en soupirant, il n'y a plus rien à attendre. Mettons-nous à table. Nous lui conserverons sa part.

Le dîner dont on se promettait tant de joie fut

triste et vite expédié. On avala presque sans s'en apercevoir cette succulente soupe aux carottes dans laquelle Hortense avait découpé une épaisse queue de cochon dont les morceaux de fine graisse fondaient dans la bouche. Le lapin même, une vraie crème de paradis, ne nous rendit pas l'appétit que nous enlevait la vue de la place de Jacques, restée vide.

Nous avions reculé nos chaises et repris nos pipes, quand nous entendîmes la porte du dehors s'ouvrir et retentir la voix joyeuse de M. Papy :

— Où est-il? Où est-il, ce brave garçon? Que je l'embrasse!

M. Papy s'était figuré arriver au beau milieu de la fête. Son regard étonné fit le tour de nos figures et n'y lut que le désappointement :

— Il n'est pas revenu.

M. Papy se ressaisit aussitôt et tâcha de nous tranquilliser :

— Bah! il faut si peu de chose. C'est ennuyeux, c'est évident, puisqu'on l'attendait. Mais, un jour d'attente de plus, ce n'est pas de quoi se faire de mauvais sang.

Laurent reprit, soucieux :

— J'irai voir demain mat...

Il n'acheva pas; quelqu'un venait; la porte s'ouvrit; Jacques était devant nous.

— Jacques!

Tout le monde s'élança vers lui.

Il nous parut beaucoup plus grand, parce qu'il était très maigre. La rondelle de drap noir qui cachait l'œil gauche faisait ressortir la pâleur de sa figure amincie.

On se sentait, malgré sa joie, un grand coup au cœur.

Jacques embrassa sa mère, Maragnès, Marie, qui ne retrouvaient pas la voix, serra la main aux autres. Il expliqua tranquillement pourquoi il arrivait si tard. Il était, en effet, libre depuis le matin. Bien que pressé de nous revoir, il avait hésité à rentrer pendant le jour, crainte des gens qui n'auraient pas manqué de le dévisager comme une bête curieuse et de lui poser mille questions. Vers une heure, il aperçut à Sainte-Marguerite, la voiture de Djamme, le messager. Cela faisait son affaire. Il y grimpa; il en était descendu à la Porte de Liége.

— Assieds-toi, assieds-toi! Tu dois avoir faim.

— Minute! interrompit M. Papy, de la voix et de l'air qu'il prenait pour faire ses beaux discours à la Société :

Jacques, quand on a si bien mérité la décoration, on n'a pas le droit de ne pas la porter, corbleu!

Il tira de sa poche un petit nœud rouge et le

passa à la boutonnière de Jacques qui le regardait en souriant.

— ... et je suis fier d'attacher ce ruban sur votre poitrine, mon cher garçon. Que chacun accomplisse son devoir comme vous avez accompli le vôtre, et la Patrie n'a rien à craindre.

Voilà que nous étions émus.

— Brave M. Papy! Il n'y a que lui pour penser à des choses pareilles.

Jacques s'était assis à table.

— Je vais d'abord enlever cette loque, dit-il; elle ne me sert qu'à me garantir contre l'air un peu vif. Sans elle, vous me retrouverez mieux.

Il découvrit l'œil perdu. Son accident ne le défigurait pas trop; on s'habituerait vite à le voir ainsi. N'importe, cette paupière rougie et enfoncée causait un malaise. On avait beau faire des efforts pour en éloigner le regard, il y retournait malgré soi.

Hortense et Marie servaient Jacques. Elles nous grondaient :

— Laissez-lui donc le temps de manger.

Quoique Laurent eût tenu Jacques au courant de ce qui se passait, nous nous étions mis à raconter, à mesure qu'ils nous revenaient, et comme s'il n'en eût point connu le moindre mot, les faits survenus depuis le premier jour de la guerre. Tout y repassa : la bataille dans les rues et le vaillant carabinier; les

prisonniers dans la cour du *Pot d'Or* et Richard Felder; le siège du bois de la Héquenne et Médard Longprez; la retraite de l'armée, le commandant Lardoy, l'ancien sergent de Mouzon; l'arrivée de l'ennemi et comment M. Papy avait envoyé au diable les Prussiens qui voulaient l'obliger à porter de l'eau pour leurs chevaux; ce qui nous avait fait rire et ce qui nous avait fait pleurer; Dodomme Mouchasse, Couche, Gielen, la visite de la mère Felder et le départ de Norine.

On vida plus d'un verre de « double » et on fuma plus d'une pipe!

Jacques écoutait avec plaisir, sans approuver ni blâmer. Son regard se portait sur son père, sur sa mère, sur chacun des objets de la cuisine, puis, revenait toujours à Marie; ils se souriaient comme deux bons petits enfants.

L'heure de la retraite seule put nous séparer.

Les premiers temps, Jacques ne sortit pas. La curiosité sympathique, mais sans délicatesse, des gens l'effrayait. Il eût passé pour un fier ou un grossier de ne pas leur répondre; il fit ce qu'il put pour les éviter. Certains tournèrent autour de la maison, prétextèrent de fausses commissions pour le rencontrer; ils y perdirent leur latin.

Mouzon, plus communicatif de sa nature et fier

de son fils, était un peu dépité par l'extrême réserve de Jacques. Il expliqua que les médecins avaient recommandé avec insistance à ce dernier de ne point se fatiguer la poitrine.

En réalité, la secousse avait été dure pour le garçon et de grandes précautions lui étaient encore nécessaires; on le força à se lever tard, à s'accorder de longues siestes, à manger des œufs et du laitage en abondance. Les jours secs, nous fîmes, à trois, de tranquilles promenades vers la Champanette, le bois Houssa et la route d'Oleye.

Nous nous efforcions, son père et moi, de soutenir la conversation pour le distraire; mais il y entrait peu; il n'a jamais été bavard et n'aime surtout pas à parler de lui-même. Parfois, quand il s'agissait de faits auxquels il avait assisté, sa tête se relevait, un mot bref s'échappait de ses lèvres, ses traits s'animaient et nous nous attendions à quelques détails pris sur le vif...; mais il se taisait : les choses qu'ils avaient vues étaient sans doute trop terribles pour être racontées.

Un jour, au nom de Naessens que j'avais prononcé, il s'arrêta net, comme il l'eût fait devant le commandant; il dit, en appuyant sur ses mots :

— Ah! celui-là, c'est un homme!

Nous sentîmes, dans cette simple parole, plus d'amour et d'admiration que dans de longs discours.

Le grand air, la tranquillité, les soins, le contentement de se retrouver dans sa famille, amenèrent un changement rapide dans l'état de sa santé. L'irritation de sa gorge diminua; il cessa de cracher le sang; ses joues se remplirent et se colorèrent. Ayant définitivement abandonné son bandeau, il était à peu près redevenu le Jacques d'autrefois.

Je dis « à peu près », car, pour ce qui est de son caractère, notre garçon était plus différent du Jacques d'autrefois que l'acier qui a passé dans le convertisseur ne l'est des gueuses de fonte.

Les six derniers mois l'avaient mûri plus que dix années; ses paroles étaient rares et graves; seul avec lui, on se sentait mal à l'aise. Il ne souriait guère qu'à Marie. Même alors, le grondement tout à coup plus distinct du canon arrêtait le sourire et rendait Jacques songeur.

Il ne voyait personne que nous, à part M. Papy qui venait maintenant, chaque jour, chez Mouzon, vers deux heures. Je ne sais plus à quelle occasion, François, le fils du maréchal, assista à notre réunion. Peu après, Dore Bertrand et Jean Deleuze, deux autres gaillards d'une vingtaine d'années qui travaillaient à Cockerill avec Jacques et François, prirent l'habitude d'entrer; si bien que la maison de Laurent devint un vrai « état-major ».

M. Papy apportait les gazettes de Hollande. Il

les traduisait facilement, ayant été sous-contrôleur à Turnhout. Il dépliait sur la table une grande carte qui portait les noms des plus petits villages; il nous montrait les endroits où l'on se battait, les marquant de lignes au crayon rouge qui nous semblaient du sang.

Des combats héroïques se livraient sur l'Yser, entre Nieuport et Dixmude. Des noms que nous prononcions d'abord avec difficulté, nous furent bientôt aussi familiers que Pousset, Hollogne ou Lantremange : Stuyvekenskerken, Schoore, Ramscapelle, Keyem, Pervyse.

L'ennemi avançait toujours; notre cœur se serrait. Nous nous demandions si le ciel n'aurait pas pitié de la bravoure de nos troupes, si un miracle ne paralyserait pas ces flots de Prussiens qui inondaient notre petit pays?

Le miracle arriva!

Les Allemands s'aperçurent un matin que le sol mollissait sous leurs bottes, que les roues de leurs canons s'enlisaient. Ils voulurent fuir; impossible! L'eau montait; ils s'embourbèrent, barbotèrent, se noyèrent comme une nuée de jeunes chats.

L'éclusier de Nieuport avait ouvert les vannes. La mer, que rien n'arrêtait plus, s'était élancée à notre secours; elle avait signifié à l'Allemand : Halte! Tu n'iras pas plus loin. Tu ne chasseras pas

de leur pays le jeune roi courageux et la bonne petite reine!

Le journal racontait ces choses en deux ou trois lignes trop sèches qui nous donnaient grande envie d'en savoir plus.

Heureusement, M. Papy a conservé des relations avec beaucoup de gens de son ancienne administration.

— Allons, mes amis, disait-il souvent en arrivant et en clignant de l'œil, un petit coup de main, mon manteau est lourd...

De la poche secrète que sa sœur avait cousue tout au bas dans le pan de son paletot, il tirait des papiers imprimés en cachette et remplis d'émouvants détails. Où, comment se les procurait-il? Il nous le taisait par prudence.

Nous apprîmes ainsi que notre roi allait de tranchée en tranchée, encourageant les hommes; que notre petite reine, en costume blanc d'infirmière, la croix rouge sur la poitrine, visitait les blessés, les soignait de ses propres mains, se montrait tellement bonne et dévouée, que les soldats la nommaient leur *mère*.

La peinture de certaines scènes nous enthousiasmait au point de nous faire oublier notre âge, à nous, les vieux.

Un escadron de spahis — ce sont des cavaliers

d'Afrique — s'avançait dans les abords de la ligne de feu. La musique d'un de nos régiments, dissimulée dans un pli de terrain, les aperçoit tout à coup à deux pas et les salue d'une vibrante *Marseillaise*. Les spahis, surpris, se dressent, tremblants d'émotion, sur leurs étriers, agitent dans l'air leurs sabres qui ressemblent à une mêlée d'étincelles et, sans plus penser à l'ennemi, ni au danger, hurlent follement : Vive la Belgique! Vive la France!

Une autre fois, ce sont des soldats français d'infanterie de marine qui voient courir à l'assaut des compagnies du 2e de ligne, exténuées déjà par une résistance de plusieurs jours, et qui ne peuvent retenir des cris frénétiques d'admiration pour ceux à qui l'amour de la patrie inspire un tel mépris de la mort.

Ce qui nous arracha des larmes, ce fut la rentrée, à Furnes, du glorieux 12e de ligne qui venait de défendre Dixmude.

La plupart des hommes étaient blessés, sans képi, l'uniforme en lambeaux et couvert de boue, mais ils marchaient fièrement. A leur tête, le colonel Jacques, le front bandé, le bras en écharpe, se tenait droit sur son cheval.

Ils se rangèrent sur la place.

Le canon ébranlait tout le littoral.

Le Roi sortit de l'Hôtel de ville; il s'avança dans le carré et félicita ces vaillants parmi les vaillants.

Le drapeau s'inclina; le souverain y attacha la croix de l'Ordre de Léopold, pendant qu'éclatait la *Brabançonne*.

Quel moment! Quels hommes! Quelle fierté!

Les héros défilèrent devant leur chef suprême. Cette fois, il y avait un soldat de plus parmi eux; au premier rang du premier peloton, un jeune homme de quinze ans, mince et blond, l'arme au bras, pâle de se trouver au milieu de tant de braves.

C'était le prince Léopold que le Roi venait de présenter au glorieux régiment.

Ces récits nous changeaient, réchauffaient notre sang. Nous pleurions d'émotion, prêts à nous jeter dans les bras l'un de l'autre. Nous considérions avec respect Jacques qui avait tiré sur les Prussiens, qu'on avait relevé dans les débris d'un fort.

Suivant la guerre pas à pas, nous étions des enfants à l'école; nous apprenions une nouvelle manière de voir et de comprendre; des sentiments nouveaux pénétraient notre cœur; notre cœur s'élargissait, notre famille s'élargissait, notre village s'élargissait jusqu'à englober le pays entier.

La guerre nous avait d'abord paru une calamité comparable à la famine, au choléra. Il fallait en souhaiter la fin à tout prix. Insensés, ceux qui voulaient la continuer pour ce que nous aurions appelé de vaines idées! Nous n'étions pas loin de penser

qu'il importe peu à un homme d'être Belge, Français ou même Allemand, pourvu qu'on le laisse en paix cultiver sa terre. Nous prononcions « la Belgique » de la même façon que « le Pérou », « le Canada » ou « la Chine », sans que ce mot éveillât en nous plus d'écho que cent autres mots appris par cœur. Se garantir personnellement du fléau, avec les siens et sa fortune, n'était-ce point tout? Les combats s'étant transportés loin de nous, ne nous touchaient pas beaucoup plus que des guerres que nous lisions dans l'histoire, les campagnes de Napoléon, les guerres des Turcs, des Russes et des Japonais...

Ah! mes pauvres, nous ne connaissions rien.

Les sombres jours avaient maintenant labouré et ensemencé notre cœur, il y poussait une nouvelle fleur.

Les maisons détruites, les champs dévastés, l'argent perdu, le sang versé, oui, de bien grands malheurs, mais nous prenions conscience qu'il y avait un malheur qui surpassait ces grands malheurs. Des bandits avaient attaqué la Belgique honnête et travailleuse, l'avaient outragée : la Belgique, c'était nous. C'était l'honneur du pays, notre honneur qu'on foulait aux pieds...

Non, non, à l'Yser, ici, ce n'étaient plus deux endroits différents, ce n'était qu'un sol, c'était la Belgique. Il n'y avait plus de distance entre ceux

qui luttaient là-bas et ceux qui luttaient ici, il n'y avait plus que des Belges, combattant par le corps, combattant par l'esprit, animés d'une même et indéfectible volonté : rester libres ou mourir.

Ces idées étaient entrées en nous toutes seules, petit à petit, ainsi que nous maîtrise l'amour pour un enfant.

Tu es un vieux cœur desséché, ne pensant qu'à ta santé et à tes écus. Tu n'as jamais vu d'enfant dans la maison. Tu ne comprends pas ceux qui ne vivent que pour leurs enfants. Encore un peu, tu les traiterais de niais. Tu crains l'être qui va bientôt troubler ta tranquille existence; tu lui en veux avant sa venue...

Puis, l'enfant arrive. Tu le trouves laid et indifférent. Il te regarde et te sourit. Tu le recouvres en passant, par compassion pour sa faiblesse et sa nudité. Il essaye ses premiers pas, vacille; tu t'élances pour le retenir. Il pose sa petite main sur la tienne; te voilà tout doucement pris, pris pour de bon, enchaîné plus solidement qu'avec d'épaisses chaînes. Chaque fois que tu le touches, que tu lui parles, les chaînes se resserrent. Il devient malade; il souffre; il va mourir, peut-être... Tu as tremblé pour ses jours, c'est fini! Il est ton maître, tu es sa chose. S'il lui faut ton sang, qu'il le prenne. Te voilà prêt à t'étendre sur la croix pour lui.

Ainsi l'amour pour notre patrie était né et s'était développé dans nos âmes.

Une après-midi, il faisait si beau que Maragnès et Marie m'accompagnèrent chez Mouzon.

M. Papy, en arrivant, dit :

— Il y a une lettre du Roi.

Aussitôt, il se mit à lire : le Roi rendait hommage à la bravoure de l'armée, saluaient ceux qui étaient tombés au champ d'honneur et appelait sous les drapeaux tous les Belges de dix-huit à trente-cinq ans.

Les jeunes se regardèrent un moment :

— Quand partons-nous? demanda Jean Deleuze.

— Demain, dit Jacques, il n'y a point à remettre.

Laurent était devenu blême et se taisait.

Je vis Marie pâlir aussi et baisser ses paupières gonflées.

— Mais, hasardai-je, toi, Jacques, tu as déjà fait ta part...

— Ma part... reprit gravement Jacques — ses yeux qui s'étaient portés sur Marie se détournèrent — ceux qui sont morts ont fait leur part... On se doit tout entier au pays. Le Roi nous appelle : qui peut tenir un fusil ou pointer un canon a sa place au front.

— Chacun connaît son devoir, dit M. Papy; vive le Roi! mes amis, vive le Roi!

Jacques, François, Dore Bertrand, Jean Deleuze sont partis. Ils ont franchi la frontière, de nuit, au milieu des bois, bravant les balles des sentinelles prussiennes. Ils ont traversé la Hollande, passé, par mer, en Angleterre, puis en France. Ils ont rejoint le Roi, ils sont à l'Yser; ils se battent pour notre liberté.

Dieu les garde! et avec eux, notre patrie!

1915.

Bibliothèque de la Littérature

TABLE

		PAGES
I.	— Premiers coups de feu	7
II.	— Les prisonniers	15
III.	— Médard Longprez	21
IV.	— Norine	31
V.	— La retraite	37
VI.	— La mort du petit soldat	51
VII.	— Le renvoi de Norine	57
VIII.	— L'ennemi	63
IX.	— Le fond du cœur de Laurent Mouzon	75
X.	— La grande Notre-Dame	83
XI.	— Mauvaise nouvelle	89
XII.	— Jacques	95
XIII.	— La « Cité ardente »	101
XIV.	— La grand'messe	113
XV.	— Fusillé	121
XVI.	— L'occupation	129
XVII.	— Nos tristesses	143
XVIII.	— Le jour des Morts	149
XIX.	— La bonne voisine	157
XX.	— A la « Kommandantur »	163
XXI.	— La lettre de Jacques	169
XXII.	— La mère	175
XXIII.	— Le départ de Norine	181
XXIV.	— L'homme propose	195
XXV.	— ... la Patrie dispose	205

N° 893. — Impr. de l'Office de Publicité, 7, imp. du Sureau, Brux.